L'HELLÉNISME

ET LA

MACÉDOINE

PAR

NÉOCLÈS KASASIS

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ *l'Hellénismos*

Audiatur et altera pars.

PARIS

IMPRIMERIE DE *LA RENAISSANCE LATINE*

1903

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Du même Auteur

COMBATS DE L'HELLÉNISME CONTEMPORAIN

1. *L'Hellénisme dans la Péninsule des Balkans.*
2. *Le Problème macédonien.*
3. *L'Hellénisme et la Politique Européenne.*

L'HELLÉNISME

ET LA

MACÉDOINE

PAR

NÉOCLÈS KASASIS

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ *l'Hellénismos*

[avec 1 carte ethnographique de la Macédoine]

Audiatur et altera pars.

PARIS

IMPRIMERIE DE *LA RENAISSANCE LATINE*

1903

8° J
13358

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

L'HELLÉNISME

ET LA

MACÉDOINE

Tandis que les combats et les meurtres ensanglantent la Péninsule balkanique, tandis que des bandes armées et organisées en Bulgarie dévastent la Thrace du Nord et la Macédoine, et que de plus en plus l'opinion de l'Europe est abusée par les propagateurs de fausses légendes, le devoir m'exhorte à faire entendre le langage de la vérité sur la nature des événements qui se déroulent en ce moment dans l'Europe orientale.

Appartenant à un peuple intéressé plus que tout autre dans la question macédonienne, je ne me laisserai pas égarer par des préventions patriotiques ni guider par l'intérêt national : je tiens seulement à exposer les faits tels qu'ils sont, *sine ira et studio*, tels qu'ils me sont apparus après une longue et persévérante étude. Je n'ambitionne pas de convertir par l'habileté de la parole, mais bien de persuader par la seule puissance des chiffres précis et des faits indiscutables.

La Macédoine attire l'attention depuis déjà longtemps. La plupart des écrivains connus et inconnus, convaincus ou flottants, qui s'en sont occupés jusqu'ici, ont traité la question sur la foi de livres, de renseignements incontrôlés, de suggestions facilement subies, plutôt que déterminés par leur observation personnelle.

Aussi, malgré le grand nombre de publications de ce genre, les quelques pages que je consacre ici au problème macédonien et à ses rapports avec l'Hellénisme ne seront peut-être pas inutiles. On a jusqu'ici trop bien écouté les Bulgares, les Slaves et l'immense légion de ceux qui dénient les droits historiques et le caractère hellénique à l'antique patrie d'Aristote et d'Alexandre le Grand : *Audiatur et altera pars*. Que le son de la cloche grecque se fasse entendre à son tour.

Je fais appel ici à tous les jugements impartiaux.

*
* *

On a beaucoup écrit en Angleterre, en France, en Allemagne et plus encore dans les pays slaves pour prouver que la Macédoine ne fut jamais grecque ; qu'habitée jadis par des peuplades barbares, c'est seulement dans le pays avoisinant le littoral de la mer Égée que s'établirent des colonies helléniques constamment en état de guerre avec les populations de l'intérieur.

Cette doctrine a été surtout adoptée et soutenue durant ces derniers temps par des écrivains dont les sentiments slavophiles sont les plus ardents. Ils prétendent que les grandes invasions barbares, et notamment celle des Bulgares, ont totalement effacé de la contrée les traces qu'y avaient pu laisser les Grecs. Ceux-ci, suivant ces historiens, ne constituent qu'une infime partie de la population macédonienne et ne méritent même pas d'être mentionnés sous quelque rapport que ce soit. Tous autres que les Hellènes ont le droit de revendiquer le pays où, sous le règne d'Alexandre le Grand, devait éclore cette période si glorieuse de l'histoire universelle qui fut, à juste titre, dénommée l'*hellénisme macédonien*.

Je ne m'attarderai pas à énumérer les noms de tous ceux qui travaillèrent pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle à dénaturer la question. Ils n'hésitèrent pas à imprimer que c'est à peine si quelques milliers de Grecs vivent en Macédoine par petits groupes disséminés parmi une population de

deux millions d'habitants. Le reste serait uniquement composé de Bulgares, suivant les uns, de Serbes, suivant les autres, ou encore de Valaques. Quant aux Grecs, ils n'existent presque pas !

Pour ne citer qu'un des plus importants d'entre ces écrivains, E. de Laveleye (1) évaluait, il y a environ vingt ans, les Hellènes de Macédoine à 65.000 ; il naturalisait Bulgares toutes les autres populations chrétiennes ; ces chiffres du publiciste belge ne passèrent pas inaperçus, et beaucoup de ceux qui, ces derniers temps, écrivirent après lui considérèrent son opinion comme faisant autorité et reproduisirent le chiffre qu'il avait si arbitrairement fixé.

Mais, renchérissant sur Laveleye, des écrivains contemporains se complaisent à amoindrir encore l'importance de l'élément hellène ; un des exemples les plus récents nous fut donné par l'auteur d'un article de *l'Economiste Européen* (2), qui n'hésite pas à déclarer que « la population de la Macédoine peut être évaluée à 2.200.000 habitants ; sur ce total, 1.300,000 sont chrétiens de différentes confessions ou nationalités, 800.000 sont mahométans et 75.000 israélites ; la race slave (bulgare) vient en première ligne avec 1.150.000 individus, puis les Turcs avec 800.000, les Albanais avec 120.000, les Roumains avec 70.000, les Israélites, les Tziganes et les Grecs respectivement au nombre de 75.000, 35.000 et 25.000!... »

Une semblable appréciation, qui trahit chez son auteur des sentiments encore plus bulgarophiles que ceux du propagandiste bulgare Kyntcheff (3), qui du moins fixa à 250.000 le chiffre de la population grecque, ne doit pas surprendre. L'*Encyclopedia Britannica* elle-même n'a-t-elle pas évalué la population hellène de la Macédoine à 200.000? C'est peut-

(1) *La Péninsule des Balkans.*

(2) 21 août 1903.

(3) Ancien inspecteur des écoles bulgares en Macédoine et tout récemment ministre de l'Instruction publique de la Principauté, assassiné dans son propre cabinet ministériel par un maître d'école bulgare.

être ce qui a induit en erreur le très honorable M. Balfour, proclamant en pleine Chambre des communes :

« The fate of these unhappy people, many of them Bulgarians, some Servians, some Greeks, some Roumanians, belonging to a section of the Christian Church, has been a miserable one indeed. »

En prononçant ces paroles, le noble lord oubliait sans doute ce que son oncle illustre, lord Salisbury, disait au Congrès de Berlin : « La Macédoine et la Thrace sont des provinces grecques comme la Crète (1). »

Je n'ai pas à rechercher en ce moment par quels moyens des assertions d'où se trouve banni tout souci de vérité ont pu si facilement trouver crédit. J'aurai l'occasion de dire plus loin comment la question de Macédoine ne se trouve être qu'une question d'ambitions slaves et comment on a su donner le change à l'opinion publique de l'Occident.

Il ne se passera sans doute pas longtemps sans que, grâce aux efforts patients de cette même politique, le monde n'en arrive, nous voyant, nous autres Grecs, demeurer indifférents et silencieux, à se persuader que non seulement la Macédoine et la Thrace, mais encore la Thessalie, la Grèce continentale, le Péloponèse lui-même, sont devenus depuis des siècles des colonies slaves! La fameuse théorie de Fallmerayer, morte depuis longtemps et même avant son inventeur, sera peut-être exhumée bientôt pour fournir un nouvel argument aux ennemis de l'Hellénisme.

*
* *

Géographiquement et ethnologiquement, la Macédoine fut grecque dès les temps les plus reculés de l'histoire. Strabon, parlant de la Péninsule, au deuxième siècle de notre ère, dit : « La Macédoine aussi fait partie de la Grèce » (2). Mais,

(1) Séance du 19 mai 1878.
(2) Strabon, *Géographie*, livre VIII, c. 229.

même avant lui, pendant des siècles, l'âme macédonienne fut grecque, ayant atteint l'apogée de son essor au siècle de Philippe et d'Alexandre.

Et si Démosthène, combattant la politique panhellénique de Philippe, traitait de barbares les Macédoniens, c'etait par une de ces boutades dont le raffinement athénien était coutumier à l'égard non seulement des habitants de la Macédoine, mais encore vis-à-vis des Epirotes et des Grecs du continent, dépourvus de cette délicatesse suprême, de cette urbanité qui était le propre des citoyens d'Athènes.

Si le tribun athénien n'hésitait pas à qualifier de non-Hellènes, d'étrangers, le roi de Macédoine et ses sujets, c'est, on ne l'ignore pas, pour des raisons purement politiques, dont nous trouvons un exemple tout récent dans ce fait que naguère les Prussiens et les Piémontais, artisans de l'unité allemande et de l'unité italienne, furent reniés par des raisons analogues par leurs propres compatriotes.

Mais la très antique conscience nationale des Hellènes ne considéra jamais comme une terre étrangère cette Macédoine, où se dresse l'Olympe, centre de la foi et de l'idée grecques, et près duquel les antiques traditions ont placé le berceau des Muses Piérides, filles immortelles de Mnémosyne.

Après le double et magnifique triomphe d'Alexandre sur le monde et d'Aristote sur les esprits, la Macédoine ne pouvait qu'être considérée comme une partie du patrimoine de l'Hellade. Les conquérants de la Péninsule la reconnaissent pour grecque et elle est telle toujours lorsque l'apôtre Paul y vient prêcher l'Évangile. Plus tard, les barbares du Nord l'envahissent et la traversent, laissant de rares traces de leur passage jusqu'au septième siècle, époque à laquelle les Bulgares, partis de l'Asie centrale, y apparaissent à leur tour.

C'est avec horreur que les chroniqueurs byzantins parlent alors de cette race « haïe des dieux », qu'ils représentent sous des couleurs plus noires encore que celles dont plus tard furent dépeints les Turcs.

Ces Slaves barbares furent plusieurs fois anéantis par les empereurs Heraclius et Justinien II, et sous ce dernier notamment leur destruction fut si complète que pendant une longue période ils ne reparaissent plus dans l'histoire. Le neuvième siècle vit une nouvelle poussée de ces hordes sauvages, qui était conduite alors par le potentat Crummus; l'empereur Nicéphore, qui régnait à Constantinople, leur infligea une nouvelle défaite; mais, tandis qu'il revenait triomphant de cette campagne, il fut surpris par l'ennemi, au mépris de la foi jurée, dans les défilés de l'Hœmus, où il succomba héroïquement avec la presque totalité de son armée. C'est alors, nous disent les chroniques de ce siècle, que le roi des Bulgares, ayant tranché la tête de Nicéphore, fit monter en argent ce crâne, désormais coupe de ses festins.

Jusqu'à nos jours les descendants du vainqueur mentionnent ce fait comme un des plus glorieux de leur histoire.

Peu de temps après, le neuvième siècle finissant fut troublé par une nouvelle levée en masse des Bulgares, commandés par le kniaz Siméon, qui prit plus tard le titre de tsar. Mais, sous son fils et héritier Pierre, ils furent encore soumis par l'empereur Tzimiskis, qui fit de la Bulgarie une province byzantine.

Du temps de leur prince Samuel, nouvelle révolte des Bulgares, qui envahissent la Macédoine, l'Épire, la Thessalie et la Grèce continentale, s'avançant même jusqu'aux Thermopyles; mais ils se voient bientôt refoulés une première fois par le général Nicéphore Uranos que leur oppose l'empereur Basile et une seconde fois par Basile lui-même qui leur infligea une déroute complète. Leur destruction fut telle que cet empereur surnommé *Bulgaroctone* est regardé comme le sauveur de l'hellénisme byzantin au onzième siècle. Chose remarquable, durant ce long et sanglant contact entre les Grecs et les Slaves, et notamment les Bulgares, ceux-ci finirent par embrasser le christianisme que leur prêchèrent les apôtres Cyrille et Méthode partis de la ville si grecque de Thessalo-

nique et inventeurs de l'alphabet dit Cyrillien qui devait puissamment servir la propagation de la doctrine chrétienne parmi ces peuplades.

Tels sont les rapports qu'entretinrent les Bulgares avec les diverses contrées de l'empire byzantin, la Macédoine et la Thrace en particulier.

Sur quels droits historiques et nationaux s'appuient donc aujourd'hui leurs prétentions? Ils n'ont jamais fait qu'apparaître et disparaître.

Voici comment un érudit chercheur fort connu, le Russe Nicolas Dournovo, exprime son opinion sur ce sujet :

« La domination des Bulgares en Macédoine et en Thrace n'eut jamais qu'un caractère d'usurpation périodique ; ils n'occupèrent vraiment ces contrées que pendant un laps de temps très court, à savoir depuis la conquête de 870 jusqu'à la révolte macédonienne de 930, c'est-à-dire durant soixante ans.

« Est-il possible d'édifier sur une base si frêle des revendications historiques, de quelque nature soient-elles?

« Il ressort de l'histoire des Bulgares que leur royaume, qui s'effondra en 1394, ne dépassa jamais les limites du Danube, de l'Hœmus et du Pont-Euxin (1). »

Le même écrivain, invoquant le témoignage d'un autre écrivain slave, Gilferding, dit encore, au sujet de ces invasions :

« Sous le règne de Constantin le Pogonat (663-685), Asparoukh se fixa sur le Dniepr et le Danube, faisant de fréquentes incursions dans la Dobroutza et la Mysie. En 679, tout le pays compris entre le Danube et l'Hœmus fut cédé aux Bulgares, et ceux-ci soumirent sept races slaves qui s'y trouvaient fixées.

« Les chroniqueurs bulgares ne mentionnent rien concernant leur nation de 718 à 755. En cette année, ils envahissent la Thrace, qu'ils abandonnent, en implorant la paix de Constan-

(1) Les Bulgares ont-ils des droits historiques en Macédoine, en Thrace et en Vieille-Serbie? N. Dournovo, Moscou, 1896 (en grec et en russe); Nicéphore, page 40; Théophane, page 549.

tin, qui les avait vaincus. Quarante ans plus tard, ils prennent leur revanche sur lui et leur victoire est suivie dans leur pays par une profonde perturbation. Après de nouveaux succès qu'ils remportent, en 917, sur les Byzantins, ils avancent jusqu'aux portes de Constantinople. En 976, les Slaves de Macédoine, s'étant affranchis du joug bulgare, s'étaient donné pour roi Samuel, qui, durant tout son règne, envahit à plusieurs reprises les possessions byzantines. Les villes bulgares de Tirnovo et de Preslava ne faisaient pas partie de cet empire, qui était slave et non bulgare. Sur quoi donc les Bulgares fondent-ils leurs droits historiques? »

*
* *

Après l'écrasante victoire de Basile le Macédonien sur les Bulgares, ceux-ci finissent par perdre jusqu'au souvenir de leur passé et n'existent pour ainsi dire plus en tant que nation. Pendant des siècles ils demeurent ainsi ensevelis dans une obscurité profonde. Et lorsque l'Europe orientale tombe sous la domination ottomane, ils se laissent rapidement assimiler aux vainqueurs, avec lesquels ils ont d'ailleurs une origine commune. Si, dans ce temps de leur servitude, ils manifestent parfois de l'aversion pour l'Islam, c'est grâce à la tutelle et à l'influence qu'exerce sur eux le Patriarcat grec de Constantinople, dépositaire de la foi et de la tradition chrétiennes. La langue grecque chez eux devient familière à la classe élevée, tout comme chez les Serbes et les Roumains. Jusqu'à ces derniers temps, jusqu'en 1870, ils se disent Grecs et s'en enorgueillissent. Rien chez eux n'indique ces velléités d'indépendance, cet esprit séparatiste qui se déclara plus tard grâce à une suggestion étrangère bien plus que par un réveil de la race et à son besoin spontané d'émancipation.

Mais pendant que la Bulgarie était plongée dans un assoupissement profond, le panslavisme veillait. Dès la seconde moitié du dix-huitième siècle et même auparavant, le fameux Testament

politique de Pierre le Grand reçoit un commencement d'exécution sous l'entreprenante Catherine II. Les Grecs, confiants dans les promesses de la Russie, se soulèvent contre la domination ottomane, dans le Péloponèse, la Grèce continentale et la Crète. Cette première révolution est étouffée dans le sang, et pendant que les Hellènes sont abandonnés par leurs prétendus protecteurs, les vues du panslavisme sur la Péninsule balkanique et les projets de conquête qu'il nourrit se font jour de plus en plus.

En 1762 un moine du Mont-Athos, Païsius, se prend comme par révélation d'une admiration sans bornes pour la race bulgare, et en un ouvrage intitulé : *Histoire des tsars et des saints de la Bulgarie*, il invite le plus « glorieux des peuples slaves » à sortir de sa torpeur, à se remémorer « ses gloires ancestrales », ses traditions, ses mœurs nationales et à faire revivre son antique langage. Nul écho ne répondit à cet appel : le monde bulgare demeurait immobile, indifférent même au soulèvement des Serbes en 1807 et à celui des Grecs en 1821.

C'est un peu plus tard, vers la fin de l'insurrection hellénique, que se produit un événement digne de fixer l'attention. Au cours de leur campagne contre les Turcs en 1827, les Russes, en occupant des territoires balkaniques, notamment la Thrace, et en s'avançant jusqu'aux portes d'Andrinople, ont, sur leur passage, découvert les Bulgares.

La politique moscovite vit immédiatement dans cette race nouvelle qu'elle avait trouvée sur son chemin un merveilleux instrument pour la réalisation d'un rêve séculaire : la prise de possession de l'ancienne Byzance. Les Bulgares lui parurent d'autant mieux placés pour servir ce dessein qu'ils étaient établis sur des territoires voisins de la Thrace, la contrée de la Péninsule la plus rapprochée de Constantinople.

Il ne se passa pas longtemps sans que le monde slave se mît à l'exécution de son plan, qui consistait à s'attaquer avant tout à l'Hellénisme, dans deux de ses principaux domaines,

la Macédoine et la Thrace. Savants et demi-savants, à l'envi, échafaudaient des théories, érigeaient des systèmes sur la mission nouvelle dont on investissait la race bulgare. Pendant que l'Allemand Fallmerayer proclamait la slavisation des pays grecs, un poète slovaque, Jean Collar, emporté par un enthousiasme ardent pour l'avenir de la grande mère Slavie, créa un grand empire imaginaire qui s'étendait du nord de l'Europe au mont macédonien d'Athos et à la cité de Constantinople. C'est à peu près vers la même époque, notamment à partir de 1840, que des écrivains occidentaux, parmi lesquels Cyprien Robert et Blanqui, en parcourant ces régions se faisaient les instruments inconscients des menées panslavistes, puisqu'ils n'hésitèrent pas à représenter, dans les études ethnologiques qu'ils en firent, la Thrace et la Macédoine comme des territoires principalement bulgares.

Mais bientôt après ce sont les Slaves eux-mêmes qui se mettent de la partie, s'efforçant d'exagérer démesurément, par les procédés les plus divers, leur importance dans ce pays. En 1842, Paul Schafarik publia l'*Ethnographie slave*, où il avait rassemblé tous les titres et les droits de la race sur ces contrées qu'il avait exhumés de la nuit des temps. Son petit-fils, Constantin Jiretzeck, professeur à l'Université de Prague, plus tard ministre de l'Instruction publique à Sofia, imitant l'exemple de l'ancêtre, soutint la même cause. Cependant, il est infiniment probable que tous ces travaux scientifiques n'eussent exercé aucune influence sur l'esprit bulgare sans le secours de la légende. On fit ici comme pour tous les peuples ignorants, quand il s'agit d'éveiller en eux l'idée nationale : on mit en jeu le plus puissant ressort qui soit, la légende. Là où la science partiale échoua, la fable réussit et enfanta le fanatisme. C'est un certain Berkovitz, antiquaire à Serrès, et le professeur Raskofsky qui se distinguèrent dans cette tâche. Ce dernier, sous l'influence d'un chauvinisme mégalomane, publia en 1859 un ouvrage où renchérissant sur la thèse des écrivains précités, il parle des Bulgares comme

des plus anciens habitants de la Péninsule, venus ainsi que les Pelasges des pays indiens. Il soutient par surcroît que non seulement les Thraces et les Macédoniens eux-mêmes, mais encore les Celtes et les Francs n'étaient que des Bulgares, qui d'ailleurs, selon lui, furent les premiers à embrasser le christianisme. Quant à Berkovitz, il fit paraître à Belgrade et à Paris un volume (1) de très anciennes poésies : la *Veda Slovena*, qui devait attacher son nom à cette belle découverte ethnologique.

La légende d'Orphée se retrouve tout entière, à peine travestie, dans ce recueil ingénieux : *Orphen*, grand musicien, instruisait le genre humain, adoucissait les mœurs par son art, régnait sur la Thrace et la Macédoine, donnait un grand nombre de fils et de filles à la belle *Orphenizza*, qu'il avait conquise malgré mille obstacles, au moyen de séductions magiques, et après une vie longue et glorieuse montait aux cieux avec son épouse. Comme on le voit, c'est mieux qu'une adaptation bulgare du mythe grec : c'est la création d'un dieu nouveau.

L'histoire elle-même, après cela, ne pouvait prétendre à un respect bien profond ; aussi maintes publications virent-elles le jour, qui prouvaient surabondamment que le grand Alexandre lui-même était un très authentique Bulgare.

Pourtant, la hardiesse de ces innovations étonna jusqu'à des Slaves même, de qui la science ou la conscience s'indigna. Oféicof, par exemple, avoua à Jiretzeck qu'au cours de ses voyages dans les pays du Rhodope il n'avait point découvert la moindre trace des *Védas* de Berkovitz. Il ne craignit point d'émettre l'opinion que tous ces chants prétendus antiques avaient été fabriqués de toutes pièces par des professeurs bulgares. Un autre de ces scrupuleux, Slavéïkoff, révéla que Charizanoff, instituteur à Melnik et plus tard magistrat en Bulgarie, lui avait avoué sa collaboration aux *Védas*, innocente

(1) L. Léger, *Études Slaves*, *Le Veda slave*.

supercherie littéraire par laquelle il pensait contribuer à l'édification de la grandeur nationale.

Je pourrais multiplier à l'infini des exemples de ces contrefaçons mytho-historiques qui ne transformèrent pas seulement le passé de la Macédoine et de la Thrace, mais poussèrent leurs empiètements jusqu'au Bosphore et au delà même. Kyntcheff, par exemple, dans ses *Impressions d'Asie mineure*, nous déclare gravement que toute contrée où la langue grecque est parlée ne peut être peuplée que de Bulgares hellénisés.

C'est ainsi que peu à peu s'étendirent sur les territoires helléniques les prétentions des Slaves. Entre eux tous, le Bulgare était tout indiqué pour ce travail d'usurpation qui constituait le grand programme. Sa mentalité grossière, son tempérament violent, les conditions géographiques de son habitat, tout le désignait comme devant être le meilleur instrument de cette politique de spoliation.

Nourri dans la haine de l'Hellène, dressé à le regarder comme l'ennemi héréditaire, le Bulgare a fait d'ailleurs une tragique application des enseignements qu'il a reçus. C'est par sa voix que le panslavisme a fait décréter la mise hors la loi de l'hellénisme tout entier. Dans les administrations publiques, dans les écoles, dans les églises, dans les familles, partout c'est le même cri de haine qui retentit avec ce refrain sanglant du chant patriotique de la Néo-Bulgarie :

Vous autres, égorgez le Grec!
Mettez en pièces, tuez le tyran!

*
* *

Et le panslavisme, fidèle à l'œuvre qu'il poursuit depuis des dizaines d'années, va proclamant à la face du monde que le Grec dégénéré a pour jamais disparu d'une contrée qui fut son antique berceau; que l'heure a sonné où, sur cette terre qui n'est plus sienne, il va être remplacé par une autre race

plus jeune et plus robuste qui doit réaliser la prophétie de Jacques Fallmerayer, suivant laquelle le verbe de la vérité historique appartiendrait désormais à cette race slave devant qui, tôt ou tard, se courberaient les Germains eux-mêmes. Et le slavisateur de l'Attique et de la Morée, en annonçant cette prédominance du slavisme non seulement sur l'Orient, mais encore sur l'Occident lui-même, prédisait déjà à ses compatriotes qu'aussitôt cette suprématie établie, les Germains tomberaient en adoration devant la nouvelle idole et lui sacrifiant jusqu'à leur propre intellectualité, érigeraient un nouveau système de philosophie de l'histoire.

C'est à ce rôle glorieux que se préparait la Russie en *se recueillant*, pour employer un mot célèbre, au lendemain de ce traité de Paris qui l'avait si gravement humiliée. Ayant échoué à asseoir par les armes sa domination sur le Bosphore, elle mettait en œuvre de nouvelles méthodes d'action susceptibles de lui procurer, même à longue échéance, des résultats sûrs et palpables. Jusque-là, elle s'était appliquée à opposer les uns aux autres, pour mieux les affaiblir, chrétiens et musulmans. Mais le moment lui semblait venu de diviser désormais entre eux les sujets chrétiens de la Porte : Grecs, Slaves, Roumains, afin de les dominer plus vite et d'assurer par eux le succès de ses conquêtes. Ce plan, que les sultans eux-mêmes n'avaient point imaginé depuis la prise de Constantinople, les exécuteurs du testament de Pierre le Grand l'avaient conçu et appliqué.

Jusqu'au traité de Paris, le patriarche œcuménique avait été regardé, sans contestation, comme le chef spirituel et national de tous les chrétiens de l'empire ottoman, sans distinction de race ou d'origine. Mahomet le conquérant lui avait reconnu le titre d'*Ethnarque (Roum-Millet-Bachi)* et l'avait fait dépositaire de nombreux privilèges dont Grecs et Bulgares bénéficiaient également. Mais les adversaires de l'Hellénisme virent qu'une seule voie les mènerait au but : c'était d'ébranler le prestige, d'attaquer l'autorité du Patriarcat

œcuménique. Il s'agissait de conquérir silencieusement l'Église, ce merveilleux outil, en Orient, de l'expansion nationale.

La race bulgare devant former l'avant-garde des conquérants moscovites, c'est sous l'impulsion venue de Pétersbourg qu'elle commença à manifester des tendances autonomistes et émancipatrices. Et l'on préparait la révolution, dont le but avoué était de faire revivre l'antique grandeur des Bulgares. Des Serbes, on n'en avait cure ! Ceux-ci étaient trop éloignés du *Tsarigrad*; au reste, ils ne semblaient pas réunir, au même titre que ceux-là, les qualités requises.

Une grosse question se posait brusquement. Les Bulgares des provinces européennes de la Turquie se soulevaient contre l'autorité du patriarche, exigeant l'autonomie ecclésiastique. Déjà en 1860, ils envoyèrent des représentants à la Porte, déclarant qu'ils ne reconnaîtraient plus le pouvoir du chef de l'Eglise d'Orient. Le scandale était violent. Le patriarche donna sa démission, mais le Saint-Synode lui élisait un successeur aussi peu disposé à tenir compte des prétentions bulgares, qui allaient à l'encontre des règles fondamentales de l'Eglise orthodoxe. Cependant son attitude vis-à-vis des dissidents ne cessa d'être conciliante; vainement le clergé grec s'efforçait de leur faire entendre raison. Encouragé par la diplomatie russe, le mouvement d'insubordination allait croissant. L'unité de l'Église grecque était menacée. Le patriarche œcuménique se vit dans la nécessité d'interdire et d'exiler les chefs de l'apostasie; mais il n'en octroya pas moins bien des privilèges aux éparchies bulgares.

C'est à ce moment qu'un grand nombre de Bulgares entrèrent dans le giron de l'Eglise catholique; mais ils s'en détachèrent bientôt, la politique russe, dans son zèle pour l'orthodoxie, ayant pris ombrage de cette désertion.

Pour apaiser les choses, la Sublime-Porte, poussée par le cabinet de Pétersbourg, et jugeant d'ailleurs qu'elle assurerait

mieux son autorité sur des sujets chrétiens en entretenant leurs divisions et leurs discordes, finit, après maintes péripéties et au bout de longues hésitations, par satisfaire aux réclamations des dissidents et consentit à créer, en dépit des canons de l'Eglise orthodoxe, une Église bulgare autonome, à laquelle furent rattachés bon nombre de diocèses qu'on enleva au Patriarchat œcuménique. Gette Église fut placée sous l'autorité d'un chef qui reçut le titre d'*Exarque*.

Dans ces circonstances, le patriarche de Constantinople, Anthime VI, convoqua à un concile les chefs des autres églises autocéphales grecques de l'empire ottoman, les patriarches d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie, l'archevêque de Chypre, afin de défendre les droits de l'Eglise d'Orient et de déterminer l'attitude qu'elle devrait prendre en face de cette violation de ses traditions les plus immuables. L'assemblée condamna l'Exarchat bulgare et déclara schismatiques tous ses adeptes.

La politique panslaviste venait de remporter un succès éclatant, mais elle avait manqué son but principal : la délimitation du domaine de l'Exarchie en Macédoine. Cette question ne devait pas tarder à être posée, — et elle fut même résolue pour un moment, par le traité de San-Stefano, dont l'idée depuis quelque temps en germe, s'était depuis le schisme rapidement développée.

*
* *

L'émancipation du clergé bulgare attisa le zèle des Slaves et rendit plus actif et plus audacieux le grand complot contre l'Hellénisme. On aurait peine à imaginer tout ce qui fut fait, dit ou écrit dès cette époque contre la race grecque et son Église ; l'injure, la malédiction et la calomnie s'unirent pour le triomphe du panslavisme.

A cette œuvre contribua non moins utilement l'inqualifiable régime turc, dont les vices et les abus accroissaient tous les

jours parmi ses sujets slaves une irritation qu'une politique habile ne manquait pas d'exploiter.

Dans toutes les contrées de la Turquie d'Europe, des populations aspirant à bénéficier enfin des droits que leur déniait un pouvoir incurablement aveugle n'attendaient plus que le signal du soulèvement. Et c'est ainsi qu'éclatait en 1875, parmi les Slaves de l'Herzégovine, une révolution qui gagna bientôt la Bosnie, se propagea ensuite en Albanie, en Serbie et enfin en Bulgarie ; bon nombre de Bulgares, officiers dans l'armée russe, l'avaient déjà quittée pour venir préparer l'insurrection.

Un témoin impartial et digne de confiance, Sir William Wight, ancien ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, nous apprend dans ses *Mémoires* que cette insurrection avait été élaborée par des instituteurs et des popes bulgares, qui, afin de mieux encourager leur compatriotes, leur affirmaient qu'un corps d'armée russe était tout prêt à envahir les provinces balkaniques pour seconder le mouvement. Tous ces maîtres d'école avaient fait leurs études en Russie ; ils en avaient rapporté l'étonnant plan d'action que voici : détruire les voies ferrées, incendier Andrinople, Philippopoli et Sofia, surprendre les villages des musulmans, confisquer leurs biens et massacrer les récalcitrants. Quant à ceux des Bulgares qui refuseraient de s'insurger, ils y seraient contraints par la force ou verraient leurs maisons livrées aux flammes. La première application de ce programme se fit dans la petite ville de Rakovitz, qui fut détruite, et parmi la population musulmane de quelques autres bourgades.

C'est des hordes d'irréguliers, des Bachi-Bozouks, des Circassiens, des Kurdes que la Porte chargea de ramener le calme. Les autorités ottomanes avaient reçu l'ordre d'étouffer par tous les moyens l'insurrection naissante ; elles s'y conformèrent scrupuleusement ; des régions entières furent frappées impitoyablement au point de faire déborder l'indignation de l'Europe. En Angleterre le grand *leader* du parti

libéral, Gladstone, soulevait l'opinion publique en lançant son retentissant réquisitoire : *Bulgarian Atrocities.*

Les pourparlers que les chancelleries européennes avaient entamés en vue d'une solution pacifique de la question d'Orient n'avaient pas abouti. Ni la conférence de Constantinople ni le Protocole de Londres ne purent amener un résultat satisfaisant. Le mauvais vouloir de la Porte était manifeste et les moyens dilatoires, les atermoiements dont elle usait dans l'application des réformes qu'on réclamait d'elle, dissimulaient mal sa duplicité. De toutes les puissances, la Russie se montrait la plus hostile à la Turquie : il s'agissait bien moins pour elle d'émanciper des populations malheureuses que de porter un nouveau coup à l'empire ottoman, un coup violent et peut-être décisif. Visiblement elle cherchait à provoquer une rupture qui devint bientôt inévitable. La guerre éclata, et aux troupes du tsar envahissant les Balkans se joignait bientôt l'armée roumaine.

Après une défense héroïque, au cours de laquelle ils infligèrent à l'ennemi de graves échecs, les Turcs succombaient sous le nombre et les Russes, s'avançant jusqu'aux portes de Constantinople, imposaient à la Turquie ce traité de San Stefano, qui lui enlevait la plus grande partie de la Macédoine et de la Thrace pour créer sous les yeux de l'Europe stupefaite la Grande Bulgarie.

Si le traité de San-Stefano était désastreux pour la Turquie, puisqu'il impliquait la fin de la domination ottomane dans ses provinces européennes, il constituait une calamité pour les droits et les intérêts de l'Hellénisme à qui il arrachait au profit des Bulgares un patrimoine séculaire.

Au surplus la Grande Bulgarie s'étendant jusqu'au littoral de la mer Egée barrait à jamais aux Grecs la route de Constantinople. Un moment ils virent sombrer toutes leurs espérances les plus chères, toutes leurs aspirations, tous leurs rêves.

Et le général Ignatieff, le plus panslaviste des Slaves, l'artisan de l'œuvre de San-Stefano, exprimait la joie de toute une

race dans la fameuse boutade : « Et maintenant les Grecs n'ont plus qu'à gagner Constantinople à la nage. »

En ce moment critique, où le sort même de l'Hellénisme était mis en jeu, la politique anglaise apparut comme le sauveur. Le cabinet de Saint-James adressait à ses représentants à l'étranger une formule de protestation en une circulaire où il était dit notamment que « l'établissement du nouvel ordre des choses dans la naissante principauté, visait à noyer parmi l'agglomération slave une grande masse grecque qui considérait avec appréhension un futur effacement de son caractère ethnique, dans son mélange violent avec des populations dont elle différait non seulement par sa race, mais encore par ses aspirations politiques et ses convictions religieuses ». A cette protestation le prince Gortchakoff répondit par une contre-protestation, qu'il communiquait aux agents diplomatiques russes accrédités par les gouvernements des grandes puissances. Il y prétendait que l'assertion suivant laquelle le traité de San-Stefano aurait étendu l'influence de la Russie, au delà des limites de la Bulgarie, en imposant à la Turquie une amélioration de l'état de choses en Épire et en Thessalie, était vraiment surprenante; que si la Russie ne s'était pas préoccupée du sort de ces contrées, elle aurait été accusée de sacrifier les Grecs aux Slaves, et que si par contre elle leur avait fait accorder un régime d'autonomie analogue à celle dont bénéficiait la Bulgarie, on lui eût reproché d'avoir voulu ruiner entièrement l'empire ottoman et y implanter sa propre influence; que le gouvernement impérial ne cessait d'être pénétré du sentiment de ses devoirs et conscient du rôle que l'histoire avait assigné à la Russie, protectrice tutélaire des chrétiens d'Orient, sans distinction de race, ni de confession, et que si la Russie semblait avoir favorisé la Bulgarie, cela tenait uniquement au fait que ce pays avait été la cause première et le théâtre de la guerre; mais que si elle s'était bornée à prescrire à la Turquie d'améliorer la condition des provinces grecques (l'Epire et la Thessalie) c'est qu'elle réser-

vait aux autres puissances le droit d'élargir ces avantages!...

Ces arguments indignes de tout commentaire n'ont eu aucun écho dans la diplomatie européenne, et contre une semblable appréciation des droits des Grecs sacrifiés entièrement aux intérêts d'une *Grande Bulgarie*, protesta hautement toute la Constantinople hellénique, cette ville qui, siège du Patriarchat œcuménique, reste toujours le foyer de l'idée grecque, la vraie capitale de l'Hellénisme. C'est par la voix des divers syllogues nationaux et notamment de ceux représentant la Thrace, la Macédoine, l'Epire, la Thessalie, que cette protestation se fit entendre ; elle était d'autant plus légitime que les Grecs de ces provinces constituent le principal élément, tant pour l'importance de leur nombre que pour celle de la culture intellectuelle et de leur plus haut degré de civilisation et que d'ailleurs ils avaient plus d'une fois pris les armes contre le régime ottoman. Les massacres bulgares de Batak, en 1876, ne sont rien à côté des hécatombes grecques, ordonnées en 1821, à Constantinople, à Smyrne, à Chio, à Chypre, à Andrinople, à Philippopoli et autres villes de la Thrace et de la Macédoine.

La protestation grecque était transmise au Congrès de Berlin qui se réunissait peu après pour réformer l'œuvre de San Stefano, anéantie grâce à l'intervention de l'Angleterre et régler sur de nouvelles bases la question d'Orient. De son côté le cabinet d'Athènes soumettait aux représentants des puissances assemblés à Berlin un mémorandum formulant des griefs. Mais le Congrès se montrait peu disposé à prendre en considération les desiderata des Grecs, et ce n'est que sur la puissante intervention du plénipotentiaire de France appuyé par celui d'Italie qu'il décidait enfin d'accorder en compensation à la Grèce l'Épire et la Thessalie, cession qui fut plus tard, on le sait, considérablement restreinte.

Mais la Bulgarie recevait la part du lion. Il est vrai que la Grande Bulgarie de San-Stefano n'était pas reconstituée. Mais on en avait retranché la Thrace du nord et quelques districs de la Macédoine pour en faire, sous le nom de Roumé-

lie orientale, une province privilégiée et dotée d'un régime qui, s'il n'était pas l'indépendance, en avait presque tous les avantages et devait y aboutir un jour. Au reste la Russie, qui était parvenue à se faire charger de l'administration provisoire de la Roumélie, lui avait donné une organisation qui était conçue de manière à faciliter sa réunion à la Bulgarie et en tout cas à en faire le quartier général des panslavistes dans la Péninsule balkanique.

Quant aux autres contrées de la Turquie d'Europe demeurées sous l'autorité directe de la Porte, c'est l'article 23 du traité de Berlin qui fixait leur sort en ces termes :

« La Sublime-Porte s'engage à publier scrupuleusement dans l'île de Crète le règlement organique de 1868, en y apportant les modifications qui seraient jugées équitables.

« Des règlements analogues adaptés aux besoins locaux, sauf en ce qui concerne les exemptions d'impôts accordées à la Crète, seront également introduits dans les autres parties de la Turquie d'Europe pour lesquelles une organisation particulière n'a pas été prévue par le présent traité.

« La Sublime-Porte chargera des commissions spéciales, au sein desquelles l'élément indigène sera largement représenté, d'élaborer les détails de ces nouveaux règlements dans chaque province. Les projets d'organisation résultant de ces travaux seront soumis à l'examen de la Sublime-Porte, qui, avant de promulguer les actes destinés à les mettre en vigueur, prendra l'avis de la commission européenne instituée pour la Roumélie orientale. »

Telles étaient les dispositions du traité en ce qui concerne la Grèce et la Bulgarie. Mais l'équilibre que les puissances européennes avaient cherché à établir entre les revendications helléniques et les réclamations slaves reposait sur un terrain trop peu sûr pour avoir la stabilité désirable. Alors que la Conférence de Berlin avait accordé à la Grèce les deux contrées qui lui sont limitrophes, la Thessalie et l'Épire, cette puissance ne recevait effectivement, après maintes difficultés,

qu'une partie de l'Épire, la région d'Arta, tandis que, d'autre part, on retranchait de la Thessalie pour la laisser aux Turcs la province d'Elassona. La France elle-même, qui, grâce à sa généreuse intervention au Congrès de Berlin, avait réussi à faire bénéficier la Grèce de ces acquisitions territoriales, manifestait bientôt après, en 1881, à l'égard de sa protégée, une indifférence totale. Par contre, la Bulgarie avait reçu, autant que faire se pouvait, pleine et entière satisfaction, se constituait, sous la direction d'officiers russes, en État militaire et poursuivait la mission qui lui était dévolue de réaliser plus rapidement les ambitions du panslavisme.

C'est ainsi qu'après avoir travaillé la Roumélie orientale, après avoir habilement préparé la révolution, la Bulgarie, en quelques heures, en une nuit, — celle du 17 au 18 septembre 1885, — accomplissait le coup d'État prémédité, s'emparait de la Roumélie orientale et violait ainsi ouvertement un traité où les puissances avaient solennellement consigné leurs volontés. C'est pourtant à peine si la diplomatie européenne protesta, alors que d'autre part la Turquie, hésitante, inquiète, finissait par se résigner à cette nouvelle amputation et admettre *le fait accompli*.

La réunion de la Roumélie à la Bulgarie venait troubler gravement l'équilibre des puissances balkaniques. Au surplus, elle renfermait cet enseignement que, vis-à-vis de l'Europe officielle, l'audace avait toujours raison, même exercée au mépris d'engagements formels.

Dès lors, agrandie et fortifiée par l'incorporation de la Roumélie, la Bulgarie ne pouvait se reposer sur ses lauriers. Ce premier succès, loin de la satisfaire, attisait son zèle et sa convoitise ; aussi tournait-elle bientôt ses vues vers la Macédoine, vers la Thrace, vers Andrinople. Et c'est ainsi que l'on proclame aujourd'hui slaves des territoires grecs que l'on prétend bulgariser par le fer, le feu et la dynamite. Peut-être n'est-il pas inopportun d'opposer à la façon dont les Bulgares ont cherché récemment à soulever la Macédoine ce

jugement qu'un écrivain peu suspect de bulgarophobie, M. Victor Bérard, a porté sur la nation hellène, qui, dit-il, « s'agrandit non d'après les usages anciens, par les violences des guerres et des coups d'épée des hommes providentiels ou par l'apport mécanique des hasards, du voisinage et des circonstances, mais suivant la dernière formule philosophique en quelque sorte, par la conquête des esprits et le libre consentement des individus (1). »

*
* *

Le coup d'État de la Roumélie Orientale n'avait pas excité la seule indignation des Grecs; il avait encore inquiété la Serbie qui voyait une menace permanente dans un agrandissement de la Bulgarie sans compensation territoriale pour elle-même. On sait en effet que non contents d'empiéter sur le domaine de l'Hellénisme, la Macédoine et la Thrace, les Bulhares convoitaient déjà dès cette époque cette Vieille-Serbie qu'à bon droit la Serbie regarde comme un héritage devant lui revenir.

Ainsi animées contre leurs voisins, les Serbes, qui avaient d'autres motifs encore de se plaindre d'eux, cherchèrent à arrêter la Bulgarie dans son essor et lui déclarèrent la guerre.

On sait comment les troupes princières, bien inférieures en nombre à l'armée serbe et d'ailleurs désorganisées par le départ des officiers instructeurs russes rappelés à Saint-Pétersbourg à la suite du refroidissement survenu un moment dans les rapports russo-bulgares, commencèrent par subir des échecs successifs et ne remportèrent la victoire de Slivnitza que grâce à Alexandre de Battenberg qui accourut en personne à la tête de ses meilleures troupes.

Ces vaillants services, la part prépondérante qu'Alexandre avait prise dans le coup d'État rouméliote, ses qualités pré-

(1) Victor Bérard, *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, p. 240.

cieuses, son dévouement à sa patrie d'adoption n'arrêtèrent pas l'ingratitude du parti militaire de Sofia : Alexandre fut déposé et chassé et c'est alors que Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha se vit appeler au trône au milieu des graves complications diplomatiques. Il travailla dès lors à affermir et à régulariser son pouvoir : « Ses ministres l'aidèrent efficacement à affermir sa puissance, ils recoururent trop souvent, il est vrai, à des mesures d'une telle violence qu'elles eussent soulevé contre eux l'opinion publique dans tout pays plus civilisé, mais ils étaient d'une race dont le sang restait un peu barbare et dont l'énergie s'accompagnait facilement de cruauté; ils employaient contre leurs adversaires les moyens que ceux-ci eussent voulu employer contre eux-mêmes. Le premier ministre du prince Alexandre, M. Stambouloff arriva par l'oppression et par la tyrannie à obtenir l'unité. Il mata ses compatriotes indisciplinés par une règle sévère, il leur imposa un gouvernement régulier qui fonctionna à peu près normalement quoiqu'il fût souvent peu soucieux du droit des gens (1). »

Ils furent peut-être utiles à leur pays, mais se rendirent en tout cas odieux à l'humanité. Et c'est sur les crimes de Stambouloff que furent principalement édifiés les progrès que la Bulgarie a accomplis, non seulement à l'intérieur, mais encore au dehors, en Macédoine et en Thrace. C'est notamment contre l'Hellénisme que Stambouloff a sévi avec l'énergie la plus farouche et lorsqu'il périt misérablement, assassiné par ses anciens complices, il semble qu'il eût laissé à ses successeurs la tâche d'entretenir dans le pays cette haine du Grec qui avait inspiré son œuvre.

La nation bulgare n'était que trop bien préparée à mettre en pratique les enseignements qu'elle avait reçus. Elle y apporta toute l'énergie de son tempérament et toute la violence de son âme fanatisée.

(1) *La Question d'Orient*, par Max Choublier.

Il est facile de comprendre la mentalité de la race bulgare. Les ouvrages dont est nourri son esprit, son action sociale et politique telle qu'on la peut suivre dans les organes de la presse locale, suffisent à renseigner exactement sur la valeur et la puissance civilisatrice du peuple auquel la diplomatie occidentale confie aujourd'hui la défense des droits de l'humanité dans cette Macédoine si cruellement éprouvée. Le diplomate anglais déjà cité, sir William Wight, parlant dans ses *Mémoires* des chefs de la Néo-Bulgarie, déplorait leur ignorance et incriminait la façon dont ils conçoivent et entreprennent de grands projets sans en calculer les fins. Mais à quoi bon invoquer des témoignages de ce genre, si autorisés qu'ils soient, quand les faits sont là pour démontrer la valeur réelle de l'idée révolutionnaire bulgare et expliquer l'attitude hostile que l'Hellénisme tout entier a prise vis-à-vis de ceux qui, pour l'accomplissement de leur tâche, outragent toutes les lois humaines.

Dominé par un instinct de race plutôt que par un idéal national, le Bulgare rude et violent poursuit selon l'impulsion de sa nature l'accomplissement d'un rêve brutal, et ce n'est pas à une conception noble et élevée qu'il subordonne son action ; c'est l'aveuglement du fanatisme qui en fait, dans une œuvre obscure, le docile instrument de ses chefs. Pour lui, la vie humaine est de peu de prix, et il semble avoir copié les Russes jusque dans les principes implacables de ce nihilisme destructeur que rien n'arrête. Aussi malheur à ceux qui ne pensent pas comme lui ! Turcs, Grecs, Serbes, Occidentaux et Bulgares même ! La doctrine de la propagande par le fait n'a jamais eu d'adepte aussi effroyablement résolu. Il traitera en ennemis tous ceux qui ne comploteront pas avec lui , tous ceux même dont la mort pourra servir à la publicité de ses desseins, tels les anonymes passagers du *Guadalquivir*, que le dynamiteur Minief fit sauter dans le port de Salonique, tels les habitants de cette même ville dont Marc Stoyan et ses amis minaient patiemment le sol à l'aide de ressources et

d'après des plans expédiés de Sofia. Qu'importe à ces purs théoriciens que des milliers d'existences innocentes soient suspendues avant leur terme naturel! Qu'importe ces quelques années dans l'éternité, ces quelques cadavres dans la foule incommensurable des morts!

Qu'il soit brigand, meurtrier ou incendiaire, l'œuvre du Bulgare ne contribue-t-elle pas toujours à l'édification de la grandeur nationale? Et puisque celle-ci allait reposer surtout sur les ruines de l'Hellénisme, le Bulgare ne devait-il pas, ne doit-il pas toujours voir dans le Grec l'ennemi qu'il faut persécuter et détruire sans merci?

Dès la constitution de la Bulgarie en nation autonome, tout ce qui s'y trouvait d'Hellènes furent en quelque sorte mis hors la loi. L'Église grecque, la langue grecque, l'école grecque, furent proscrites. En vain l'exemple de l'Europe moderne, qu'animent de plus en plus les grands principes égalitaires, s'offre-t-il à la Bulgarie; elle continue de plus en plus à persécuter, à détruire tout être qui n'est pas de sa race, qui n'en veut pas être, Grec ou musulman, Grec surtout. Ils sont inouïs, les mauvais traitements dont on accable les Hellènes pour les forcer à se bulgariser ou à émigrer. Et ces attentats aux droits les plus élémentaires des populations et des individus ne sont pas seulement l'œuvre spontanée de quelques obscurs fanatiques : ils sont prêchés, commandés par les grands prêtres du mishellénisme et exécutés avec l'assentiment, voire avec le concours des fonctionnaires publics de la Bulgarie officielle tout entière. Et il n'est pas jusqu'au prince Ferdinand lui-même qui, épousant les sentiments de ses sujets, ne se soit fait l'instrument de cette politique barbare. Ainsi, du haut en bas de l'échelle sociale, c'est la guerre en permanence contre tout ce qui est Hellène !

Conformément à la Constitution bulgare, aux clauses du firman créant l'Exarchat, à la charte organique de la Roumélie orientale, les églises, couvents et biens conventuels appartenant aux Grecs ne peuvent en aucune façon leur être enle-

vés. Ce sont là des prescriptions formelles et précises. Mais qui peut prétendre qu'elles aient été respectées en Bulgarie? Il ne se passe pas de semaine sans que la colonie grecque de telle ou telle ville bulgare n'ait à enregistrer un acte de spoliation. Vainement les intéressés protestent : le gouvernement ne se fait pas faute de reconnaître, de sanctionner, de valider l'usurpation et, la baptisant du nom de fait accompli, de la mettre à l'abri des revendications possibles.

C'est ainsi que les Bulgares se sont emparés, au cours de ces vingt dernières années, d'églises, de couvents, de biens immeubles sur lesquels la communauté grecque avait un droit de propriété exclusif, incontestable. Je ne citerai ici que les principaux actes de confiscation accomplis dans la seule Roumélie orientale:

L'église de Sainte-Fotini de Ferdinandov, l'école grecque de la même ville, l'église des Taxiarques à Haskovo, l'école relevant de cette même église, les biens immeubles, l'église de Saint-Athanase à Stenimacho, celle de Zoodochos Pighi de la même ville, le couvent grec de Batchkovo, les immenses biens appartenant à ce couvent, l'église de Sainte-Kyriaki à Philippopoli, le couvent de Saint-George à Stenimacho : celui de la Trinité à Kavakly, l'église de Saint Constantin à Varna etc.

Ce n'est pas tout sans doute et surtout ce ne sera pas tout. Petit à petit les Grecs demeurés pour leur malheur dans la principauté finiront par être dépouillés de tout ce que convoitera la rapacité bulgare.

Aujourd'hui l'Europe proteste au nom du christianisme contre les persécutions infligées au peuple bulgare en Macédoine. Je ne sache pas, en admettant même qu'on puisse revêtir cette question du moindre caractère religieux, qu'on ose considérer comme fraternelle et évangélique la conduite tenue par ces chrétiens envers leurs coréligionnaires grecs. Que peut penser l'Europe du Christ de cette guerre entreprise contre la langue, contre l'école, contre l'Église d'une nation qui a précisément arraché le monde slave des ténèbres de l'idolâtrie?

Que peut penser le monde civilisé de cette constante, systématique et impitoyable violation du droit, de cet aveugle fanatisme acharné à anéantir l'existence intellectuelle et morale de tout un peuple?

Je n'hésite pas à le dire, les moyens qu'emploie, pour combattre l'Hellénisme dont il prend ombrage, cet État bulgare qui est l'œuvre des puissances, sont peu conformes aux principes d'humanité et de progrès que l'Europe invoque en faveur de ceux-mêmes qui en sont les violateurs les plus cyniques.

Cette haine de Grec est générale chez le Bulgare, elle est politique, éthonologique, elle est encore sociale et même domestique, puisqu'elle va jusqu'à tenter de bulgariser la famille grecque par l'intrusion à son foyer d'un élément bulgare. On pourrait citer d'innombrables exemples des persécutions infligées principalement à ceux des riches Grecs qui refusent d'accorder la main de leur fille à quelque Bulgare influent. Ce n'est pas impunément qu'il se déroberait à un tel honneur.

Cette aversion de toute une race est si peu dissimulée chez elle qu'à Bourgas, ville de la Principauté, habitée en grande par des Grecs, il existe un café à l'enseigne de *l'Anti-hellénisme*, fermé bien entendu à ceux-ci et que doit hanter tout sujet bien pensant du prince Ferdinand.

On voit par cet exemple, choisi entre mille, de quelle tolérance le gouvernement fait montre vis-à-vis de l'hostilité populaire qu'encouragent et enveniment d'ailleurs ses agents secrets.

A toute occasion la foule entonne ouvertement des chants patriotiques, c'est-à-dire injurieux et provocateurs, enseignés dans les écoles, et dont le refrain est toujours : « Mort aux Grecs, »

A tout instant l'existence de l'Hellène est en danger. A Philippopoli même, chef-lieu d'une province bulgare, les Grecs n'osent s'aventurer à circuler dans les rues la nuit, et si par

hasard ils s'y risquent, ils se voient obligés de recourir à des précautions infinies. Ce ne sont pas là des imaginations, mais malheureusement des réalités !

Vis-à-vis d'une situation semblable, que pouvaient faire les Grecs de Bulgarie ? Céder ? Ils ne le peuvent ni ne le doivent. Emigrer, comme le font les Turcs ? C'est à quoi se résignent ceux d'entre eux à qui c'est possible. Souffrir ou disparaître, c'est la seule alternative que leur laissent leurs persécuteurs. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'à ceux-ci ne manquent pas les approbations et les encouragements de protecteurs qui savent à l'occasion prêcher d'exemple...

*
* *

Le succès du coup d'État rouméliote, la victoire de Slivnitza, l'impunité assurée aux crimes politiques et sociaux en Bulgarie, les encouragements qui ne cessèrent de lui venir du dehors, tout cela avivait les espérances et activait l'obscur travail de l'idée panslaviste, qui, dans les Balkans, évoluait de plus en plus la chimère panbulgare.

Après la Roumélie orientale, c'était le tour de la Macédoine ; après la Macédoine, ce serait la Thrace ; après la Thrace... qui sait ? C'est ainsi que petit à petit se pourrait reconstituer l'œuvre de San-Stefano et que serait enfin édifié ce grand empire bulgare appelé à de si belles destinées.

Et le zèle bulgare, loin de se ralentir, ne faisait que s'aviver, et, il faut rendre cette justice aux politiciens de Sofia, son ardeur imposait silence jusqu'aux haines les plus violentes qui divisaient les partis politiques à l'intérieur de la principauté pour les transformer, dès qu'il s'agissait de la Macédoine, en un groupement d'activités ambitieuses. La plus large publicité commença à être donnée aux revendications bulgares. Des ouvrages, des brochures, des périodiques, des journaux naissaient de plus en plus nombreux, qui devaient éclairer le monde sur les droits que les descendants de Samuel et de Crummus

croyaient pouvoir exercer sur cette Macédoine, objet de tant de convoitises. Un des plus intéressants de ces écrits paraissait au lendemain même du coup de théâtre de Philippopoli ; cette brochure, œuvre du secrétaire de l'Exarchie, portait ce titre pieux : *La Macédoine pendant le millénaire de Saint-Méthode*, et constituait en quelque sorte le programme même des visées du panbulgarisme sur la Macédoine et indiquait les moyens les plus pratiques et les plus rapides de les réaliser.

Voici ce qu'entre autres choses nous apprend l'auteur de *la Macédoine et le millénaire de Saint-Méthode :*

« Le berceau du christianisme pour les races slaves, c'est la Macédoine, pays natal des saints Cyrille et Méthode. Mais hélas ! cette contrée est aujourd'hui profondément malheureuse, elle est asservie ; elle n'ose pas se dire Slave, elle n'ose pas parler sa langue ! » Plus loin : « Notre avenir, s'écrie l'auteur, c'est la Macédoine, c'est le réveil des Macédoniens Bulgares. C'est là que nous devons désormais agir, car notre grandeur, notre future unité nationale, notre existence même d'État balkanique n'auront pas de valeur si elles ne reposent pas sur une idée. Salonique doit être la ville la plus importante de notre pays. Salonique doit être la fenêtre principale éclairant l'édifice. Travaillons en Macédoine ! »

Toujours, selon cet auteur, le seul adversaire du bulgarisme, c'est le Grec. Et narrant les maux dont souffrent ses compatriotes, il les met surtout sur le compte des Grecs et du Patriarcat œcuménique. C'est par le trésor du patriarcat, dit-il, que passent les ressources destinées à l'enseignement en Macédoine ou plutôt à l'hellénisation des Macédoniens, dès lors à la destruction des Bulgares. La Grèce est le rival le plus dangereux, et il ne serait pas surprenant qu'elle conquît un jour la Macédoine !

Mais par quels moyens combattre cet ennemi ? C'est bien simple. Par le maître d'école et par le pope. C'est par eux que sera créée en Macédoine une conscience nationale bulgare. Et l'auteur déclare le pays à jamais perdu pour les siens si ceux-

ci ne se consacrent, au prix même des plus grands sacrifices, à le relever, à lui insuffler des forces nouvelles, à le doter d'une jeunesse cultivée qui ne craigne pas d'avouer sa nationalité et sache mourir pour faire triompher la cause nationale.

« La Macédoine, ajoute l'auteur, ne sera bulgarisée que par l'école. Mais cela impose des sacrifices continuels, une activité inlassable. Et après avoir fondé une conscience nationale, il faudra soulever la question du recensement des habitants. »

Donc, « pour agir efficacement en Macédoine, pour pouvoir lutter contre l'hellénisme, pour *conserver* la nationalité bulgare aux habitants, nous devons *rester les amis des Turcs* jusqu'à ce que le moment soit venu d'agir par le fer et par le feu... *Pour triompher des Grecs en Macédoine, nous devons rechercher l'alliance des Turcs;* sans quoi point *de succès...* » Et le secrétaire de l'Exarchie termine ce pressant appel au peuple bulgare en revenant sur ce qui fait l'objet de ses préoccupations : « Pour le bien de notre pays, pour le succès de notre entreprise, agissons d'accord avec les Turcs, entretenons avec eux les rapports les plus amicaux »...

La politique princière s'inspirant de cette doctrine abondait dans le sens de l'auteur de ces lignes. Mais ses premiers efforts ne donnèrent pas assez rapidement les résultats désirables. Ni l'école, ni l'église bulgare — pas plus que les agences politiques créées dans le pays par le gouvernement princier sous l'étiquette d'agences commerciales, — ne suffisaient à assurer le triomphe de la politique de Sofia. Il fallait agir d'une manière plus positive, encore plus sûre, plus efficace. Il fallait multplier encore les instruments et les moyens d'action. Tel était le mot d'ordre de l'Exarchie siégeant à Constantinople, tel aussi celui des nombreuses sociétés panslavistes de Russie.

C'est dans ces conditions que furent fondés en plusieurs points importants de la Macédoine des comités qui furent chargés d'assurer le côté pratique, matériel pour ainsi dire,

du programme de bulgarisation, en s'attaquant, bien entendu, à l'éternel ennemi, l'Hellénisme.

On venait d'organiser et d'inaugurer, en Macédoine la persécution systématique et l'assassinat.

Les populations grecques, abandonnées à elles-mêmes sans espoir de recourir utilement à la Turquie, ne finiraient-elles pas par succomber, par se soumettre, par renoncer à leur nationalité pour aller agrandir le domaine sur lequel s'exerceraient les revendications bulgares?

C'est ainsi qu'à côté de l'instituteur et du prêtre, un autre apôtre de la grandeur nationale surgit en Macédoine : le meurtrier, l'incendiaire et tout récemment le dynamiteur; ils réussirent d'ailleurs, avec le temps et à force de violences et de terreurs, à imposer à certains districts macédoniens la reconnaissance de la *suprématie* bulgare. Et pour consacrer ce premier succès, ils fermèrent les écoles grecques et en expulsèrent, par des menaces, les représentants du clergé hellénique.

L'histoire de ces comités, la façon dont s'est traduite leur activité, les ruines qu'ils ont laissées sur leur passage, constituent un symptôme douloureux de l'état d'âme bulgare. Non seulement leurs crimes furent perpétrés ouvertement, impunément, mais encore ils eurent des avocats et des approbateurs. Et il est affligeant de constater que cette protection leur vient souvent d'agents diplomatiques et consulaires qui ne manquent pas d'applaudir à la farouche sentence : *Mort à tout adversaire du Bulgare!*

*
* *

Je ne saurais mieux faire que de citer ici, à l'appui de ce qui précède, quelques documents officiels, des témoignages irrécusables émanant de personnalités en mesure de connaître les choses et d'émettre une opinion peu suspecte de partialité.

Voici ce qu'écrivait, en avril 1902, à son gouvernement, le

consul général de la Grande-Bretagne à Salonique, Sir Alfred Biliotti :

« L'insécurité qui règne aujourd'hui est due précisément à ceux qui s'en plaignent plus que d'autres. En fait, à part les abus, en quelque sorte normaux et qui lui sont inhérents, de l'administration turque, rien ne justifie l'anxiété manifestée récemment dans la presse. Mais les bandes bulgares qui avaient momentanément cessé leurs méfaits ont recommencé à assassiner des chrétiens d'autres races, aussi bien que des musulmans. Jusqu'ici aucun d'entre ceux-ci n'a songé à tirer vengeance de ces crimes, mais leur situation est devenue si précaire que Grecs, Serbes et Valaques aussi bien que les mahométans se plaignent en termes très énergiques des procédés des bandes et de l'attitude de la population bulgare. Les chrétiens de Doïran, les Bulgares exceptés, de même que les musulmans, s'enferment chez eux dès le coucher du soleil. Ces procédés des comités macédoniens ont amené l'avènement d'une véritable terreur qui règne parmi tous les habitants de cette région, bon nombre de Bulgares y compris. »

A la date du 11 octobre, ce même consul-général écrivait à son ambassadeur :

« Ceux d'entre les chrétiens qui ont quelque influence sur leurs coreligionnaires sont, au moindre signe de résistance à l'action des comités, assassinés par les révolutionnaires, qui cherchent par là à se débarrasser des gêneurs en même temps qu'à inspirer la terreur à toute la population. Des listes de proscription ont été trouvées sur quelques Bulgares tués dans des combats. Le comité macédonien a dressé des registres taxant chaque chrétien en proportion de ses ressources ; ceux qui refusent de verser leur part sont mis à mort. Dans ces conditions, les chrétiens, après avoir acquitté les impôts du fisc, sont soumis à un autre impôt à payer aux comités, sans compter qu'ils ont à nourrir celles des bandes qui s'établissent dans leurs villages, bientôt suivies par des gendarmes qui

sont censés les poursuivre. J'apprends que les cas de corruption ne sont pas rares (1). »

Une autre dépêche du consul général d'Angleterre à Salonique, en date du 9 décembre 1902, est ainsi conçue : « Les comités macédoniens employèrent un double moyen d'action : ils cherchèrent tout d'abord à réveiller par la propagande scolaire le sentiment national parmi les villageois, et à les détacher du Patriarcat œcuménique, et d'autre part au moyen des bandes parcourant pendant l'été le pays, ils tentèrent de se les attirer par des promesses ou de les forcer par des menaces à se joindre à eux. Le prosélytisme et le terrorisme furent les deux principaux procédés qu'ils employèrent en vue de bouleverser l'ordre et de réduire les habitants à une misère telle que ceux-ci fussent contraints à adhérer à la cause révolutionnaire. Peu à peu ils firent disparaître tous ceux qui demeuraient fidèles au Patriarcat, et dans le seul sandjack de Serrès, plus de cent Grecs, Valaques et Bulgares orthodoxes tombèrent victimes de leur vengeance et de leur cruauté. Grâce à la propagande de leurs agents, des maîtres d'école et des prêtres, grâce aux méfaits que les bandes commettent, à la terreur qu'elles inspirent, les comités sont parvenus à détacher du Patriarcat tous les villages de Djuma Bala et de Razlog et la plupart des villages de Melnik, Petritch et Nevrocop. »

Sir Alfred Biliotti, après avoir décrit la première phase de l'action des comités, passe à la façon dont les bandes venant de Bulgarie envahissent la Macédoine; il décrit différents combats qui eurent lieu, puis il ajoute (v. p. 282 et 283) : « En somme, un très petit nombre de paysans prirent part aux combats; la plus grande partie d'entre eux se réfugient dans les montagnes pour protéger les femmes et les enfants qui y cherchent un abri. Il n'est pas un village qui ait, de son plein gré, participé au mouvement révolutionnaire et au mouve-

(1) Blue Book, 1903.

ment d'émigration qui s'ensuivit. Ils y furent contraints par des promesses, des menaces et même par le meurtre, les fauteurs de troubles leur donnant à entendre qu'ils agissaient d'accord avec le gouvernement bulgare, soutenu par la Russie, dans le but de délivrer la Macédoine. Ces promesses ayant échoué, les bandes menacèrent les paysans de détruire leurs maisons et d'enlever leurs épouses et leurs enfants. Dans les cas de refus persistant on avait recours au meurtre; ainsi Doncho assassina Doukas du village de Bousdovo, dans le caza de Melnik, et un autre chef assassina les khodja-bachis de Startzievo et Igralichta, dans la caza de Petritch. D'autres personnes, ainsi que je l'ai constaté souvent, ont péri pour les mêmes raisons. »

M. Biliotti cite plus loin les lignes suivantes d'une lettre qu'il a reçue de Bulgarie : « Certes, c'est un fait digne d'éveiller l'admiration que la vue de ces jeunes héros de Bulgarie franchissant la frontière au début de l'hiver, allant tuer quelques Turcs, pour regagner ensuite leurs foyers, tandis que, grâce à eux, des paysans désarmés abandonnent leurs maisons et, s'ils peuvent atteindre vivants la frontière bulgare, vendent leur bétail de vingt à trente francs par tête à des exploiteurs pour avoir de quoi ne pas mourir de faim ».

Les *Blue Books* publiés par le *Foreign office* peuvent se résumer ainsi : Violences exercées contre des personnes innocentes et non armées, actes de brigandage, meurtres, tortures impitoyables infligées à des hommes comme à des femmes, à des prêtres, des médecins, des instituteurs, incendie des églises, usage de la dynamite contre tout ami de l'ordre et de la légalité, extermination de chrétiens orthodoxes et de musulmans, terreur générale, effusion de sang, provocation au massacre.

Jamais doctrines destructrices n'ont été aussi entièrement, aussi violemment, aussi cyniquement appliquées. Les comités, qu'ils fussent présidés par un soldat ou par un théoricien,

par un idéologue ou par un homme d'action, n'ont eu qu'un seul objectif, n'ont poursuivi qu'un but unique : violenter la conscience nationale en Macédoine, en Thrace, terroriser les populations, et leur imposer le joug bulgare. L'Europe ne finirait-elle pas, dans un moment d'aberration ou de lassitude, par réaliser le rêve bulgare, par créer une Macédoine autonome, et préparer ainsi une réédition de l'usurpation roumélioto ! Quel beau jour que celui où on réédifierait enfin l'œuvre de San-Stefano, où l'on se vengerait du criminel traité de Berlin !

*
* *

De tous les procédés mis en honneur par les affiliés des comités et les acolytes de Sarafof, celui qui leur tient le plus à cœur, c'est celui qui consiste à persécuter, au besoin à supprimer, les professeurs grecs, qui, représentants directs de l'intellectualité hellénique, leur semblent les plus dangereusement hostiles à leur cause. Un grand nombre d'entre eux ont été contraints, sous le coup des menaces dont ils étaient l'objet, d'abandonner leur poste pour faire place à des confrères bulgares. Point n'est besoin d'ajouter que les titres que ces derniers ont à faire valoir à la succession de ceux-là sont bien moins la supériorité de la culture ou celle de l'intelligence que la fidélité à la cause nationale et le fanatisme brutal qu'ils mettent à s'acquitter de leur mission. Ils servent d'ailleurs de scribes aux bandes révolutionnaires.

Si les instituteurs grecs ont été en butte à des persécutions, les institutrices n'ont pas été épargnées non plus, et c'est ainsi que, pour citer un exemple entre tant d'autres, une jeune fille, directrice d'une école dans une bourgade de Castoria, a été outragée par un Bulgare pour être amenée à abandonner son poste. Depuis lors, le pensionnat de la communauté grecque de l'endroit demeure fermé, aucune femme n'ayant osé aller en prendre la direction.

C'est par les procédés les plus déshonnêtes que se recrute

et s'accroît le nombre des insurgés, et ce sont les plus féroces d'entre eux qui sont désignés comme exécuteurs des hautes œuvres. Par ce moyen, les chefs du mouvement ,d'une part, se débarrassent des gêneurs ; d'autre part, ils grossissent leurs bataillons de meurtriers qui, ayant consommé un crime et n'osant plus quitter leur poste pour regagner leur village, demeurent ainsi désormais mieux attachés à la cause révolutionnaire.

L'organisation des comités bulgares est calquée sur celle des nihilistes, des anarchistes militants : comme armes, ils n'emploient que le poignard ou la dynamite. Leurs membres sont à la fois juges et exécuteurs de leurs propres arrêts, qu'ils rendent contradictoirement ou par défaut.

Leur mécanisme intérieur demeure inconnu à la plupart de leurs affiliés, qui sont tenus à une rigoureuse obéissance, à une soumission aveugle. Des chefs hiérarchiques de Sofia relèvent respectivement les agents que les comités entretiennent en Macédoine ; de ceux-ci dépendent les chefs de bande, et de ces derniers directement les individus qui composent les bandes.

Il est toutefois évident que sans les encouragements de la Bulgarie officielle, sans la complicité de l'Exarchie, sans le concours d'agents diplomatiques étrangers, l'entreprise des comités eût complètement avorté dès le début ; si leur échec n'a pas été immédiat, c'est — est-il besoin de le dire ? — que la Bulgarie officielle, en dépit de son attitude en apparence correcte, a non seulement toléré, mais encore favorisé en sous-main et parfois ouvertement, le mouvement de sédition, les troubles que les comités cherchaient à créer en Macédoine, les incursions des bandes bulgares dans le pays.

L'Exarque bulgare n'a pas agi autrement ; Sa Grandeur n'a-t-elle pas avoué qu'elle eût pu neutraliser l'action des rebelles, moyennant de nouveaux privilèges accordés aux populations bulgaro-macédoniennes, sous forme de bérats ecclésiastiques

qui pussent davantage fortifier l'Exarchie? Pour ce qui est de la connivence d'agents consulaires étrangers, je me borne à citer le cas de l'ancien consul général de Russie à Monastir, Rostkofsky, assassiné, il y a quelque temps, par un gendarme albanais: il était un des confidents les plus précieux du comité bulgare, qualité qu'il n'a même pas déguisée, bien que sa situation officielle semblât devoir l'y contraindre.

Mais si le mouvement insurrectionnel a été fortifié en Macédoine, s'il a pris des proportions relativement anormales, les Bulgares ne sont pas les seuls à en assumer toute la responsabilité; une grosse part en incombe au gouvernement ottoman et à sa stupide incurie. Non seulement il fit ici une fois de plus preuve de ce fatalisme incurable qui commande tous ses actes, non seulement il commença par laisser faire et laisser passer, avec la conviction qu'il serait toujours assez fort pour triompher envers et contre tous; mais il ne songea même pas à supprimer les causes principales du mal, à faire disparaître les abus les plus flagrants, à amender son personnel administratif? N'a-t-on pas vu des fonctionnaires publics turcs trahir leur propre pays, moyennant *bakchich* et se vendre aux rebelles? C'est grâce à cette vénalité des fonctionnaires que par milliers les fusils et munitions de guerre furent introduits et distribués en Macédoine, les autorités civiles ou militaires fermant paternellement les yeux! C'est ainsi que les fonctionnaires turcs eux-mêmes ont armé des Bulgares de Macédoine, tout en interdisant le port d'armes aux autres populations, notamment à l'élément hellène, qui, pourtant, ayant le plus à souffrir des attaques des rebelles, avait le plus besoin de se défendre contre eux. Mais on sait que pour le représentant de l'autorité ottomane, tout chrétien, tout non-musulman est toujours un ennemi de l'ordre, un être malveillant et suspect qu'il faut surveiller attentivement. On peut dire que le gouvernement turc, qui s'est montré impuissant à défendre ses sujets chrétiens, est coupable de n'avoir pas du moins laissé aux Grecs le soin de protéger leur vie, leur honneur et leurs biens contre

les étranges libérateurs dont la Bulgarie les avait gratifiés.

L'opinion publique européenne, habilement faussée par des organes à la dévotion des intérêts slaves, a fini par confondre la Macédoine avec la Bulgarie. A l'heure actuelle, dans l'esprit de la grande majorité des Occidentaux, la Macédoine décidément doit être bulgare, — ne peut être que bulgare. Ils en sont arrivés à croire sérieusement à une insurrection macédonienne, à un soulèvement national. Les rares personnes bien informées savent seules à quoi s'en tenir là-dessus ; pour ma part j'ai rencontré peu de personnalités qui ne fussent pas étonnées d'apprendre que ce que l'on a appelé pompeusement l'insurrection macédonienne, n'a existé en réalité que dans l'imagination surchauffée des meneurs du mouvement et dans les bruits tendancieux mis en circulation par quelques officines de nouvelles.

Non ! Il n'y a pas eu de révolution macédonienne, pour la bonne raison que la Macédoine, que les vilayets de Monastir et de Salonique ne sont pas bulgares. Non pas que les populations de ces provinces soient précisément attachées par des sentiments de loyalisme à la domination du sultan ; non pas que les sujets chrétiens de Sa Hautesse aient lieu d'être satisfaits de leur sort : mais entre deux maux on préfère le moindre ; entre le Bulgare et le Turc, on choisit le second et l'on a pour cela d'excellentes raisons.

N'empêche qu'on ait admirablement stylé la presse, et par elle, entraîné l'opinion publique, ici, en Occident, et qu'on soit parvenu à prêter à un mouvement artificiel, à une agitation factice, le caractère que voulaient bien lui donner les grands prêtres de ce panslavisme qui, du haut de l'invisible tabernacle, conduisent les destinées des peuples.

Ce n'est pas un Hellène fanatique, un Grec servile, un indigne descendant des Pallikares qui calomnie le panslavisme ; c'est un de ces Slaves qui ne sont pas aveuglés par les colossales ambitions des comités que préside le général Ignatieff, c'est un écrivain russe libéral, Nicolas Dournovo,

qui, commentant les événements de Macédoine, va jusqu'à dénoncer la Russie officielle elle-même : « Tout ce qui se passe en Macédoine, dit-il, n'est point le résultat du traité de Berlin, mais le fruit du traité de San-Stefano. Comment l'ordre et la paix pourraient-ils régner dans un pays où la Russie a établi les chefs de l'idée panbulgare, les chefs de bandes de brigands, des métropolitains schismatiques et des agents politico-commerciaux ? »

D'autres témoignages de la participation du panslavisme dans la prétendue révolution macédonienne nous sont donnés par divers écrivains et publicistes russes. Voici ce que le correspondant du *Novoïe Vrémya* de Saint-Pétersbourg n'a pas craint d'imprimer dans son journal :

« Les origines de la propagande bulgare en Macédoine remontent à un passé lointain, au delà de cinquante ans en arrière. Son action a été vaste, énergique ; elle s'étend sur un terrain scientifique, religieux, national. La propagande a dépensé des sommes énormes, elle a déployé des efforts considérables. » C'est l'agent de Bulgarie à Salonique qui fit au journaliste en question ces déclarations : elles sont significatives parce qu'il y a cinquante ans, les Bulgares n'existaient pour ainsi dire pas comme nationalité. Les lignes qui précèdent ne sont-elles pas un aveu pur et simple du rôle que la Russie a joué dans l'élaboration de ces mouvements panslavistes ?

Au même publiciste, l'Exargue bulgare Mgr Joseph qui, de son propre aveu, entretient des rapports étroits avec les comités de Sofia, a déclaré que « le but de ces comités n'est autre que d'obtenir l'introduction des réformes en Macédoine, à savoir : nomination d'un gouverneur chrétien, constitution d'une gendarmerie chrétienne et, en un mot, établissement d'un régime analogue à celui de la Roumélie orientale. »

L'on conçoit aisément que dans ces conditions il ne resterait plus aux Bulgares qu'à annexer purement et simplement — sans coup férir et sans effusion de sang — un territoire que sa proximité met en quelque sorte à leur merci.

Le même publiciste russe a eu l'heureuse inspiration de livrer à la publicité les clauses principales du programme d'action bulgaro-macédonien. « Les bandes de révolutionnaires, dit-il, sont armées et organisées par les soins des divers comités. Les armes leurs sont notamment envoyées par le comité central; mais indépendamment de cela tout individu faisant partie d'une bande est tenu de se procurer, par tous les moyens possibles, des engins et des munitions de guerre, au cas où il en trouverait dans la région où il opère. En outre, les affiliés sont obligés de mettre à mort toute personne qui leur aura été désignée par les chefs du comité.

« Toujours sur l'ordre de ces derniers, ils sont chargés de fomenter, d'élaborer, de faire éclater l'insurrection. Les crimes politiques leur sont permis. Tout individu qui tenterait de s'opposer au succès du plan révolutionnaire doit immédiatement être supprimé. Toutefois, avis doit en être donné à temps au comité de Sofia, et l'on est tenu de demander, autant que faire se peut, pour chaque meurtre, une autorisation spéciale. Les femmes et les enfants seront le moins possible mis au courant des proscriptions secrètes, en raison du peu de résistance qu'ils peuvent opposer aux interrogatoires des autorités. Il est interdit à tous ceux qui font partie d'une bande de visiter leurs parents et amis sans une autorisation préalable des comités régionaux. Défense est également faite à une bande de déserter la zone d'action qui lui a été affectée, sauf en cas de nécessité absolue, comme celui d'être poursuivie par la force armée.

« La correspondance leur est prohibée. Toute communication doit être verbale, même adressée au comité central. Seuls les ordres concernant l'exécution des meurtres seront nécessairement donnés par écrit.

« Les bandes se composent de cinq ou six membres, d'un chef et d'un secrétaire nommés par les chefs de Sofia. »

*
* *

Les propagandistes avaient espéré à un moment donné bulgariser la Macédoine à l'aide des prêtres et des instituteurs. De ce côté le panbulgarisme n'était pas de taille à lutter contre le Grec. Plus vivace qu'on ne l'avait cru, l'Hellénisme n'eut qu'à opposer à ces assauts la seule force de l'idée, la seule supériorité de sa culture et de sa civilisation. Aussi les Bulgares ne tardèrent-ils pas à changer de tactique.

Voici ce qu'écrivait, il y a cinq ans, M. Rizof, l'agent commercial de la Principauté à Uskub, au prince Ferdinand : «... La politique bulgare ne peut plus continuer à suivre cette même voie (la propagande scolaire). Nous ne gagnons plus rien, soit par l'école, soit par l'église. Nous nous sommes établis, du moins tous ceux d'entre nous qui ont pu le faire, en territoire ottoman, mais nous n'avons fait que perdre du terrain devant l'Hellénisme. Que notre but principal soit désormais la libération de la Macédoine ! »

On sait ce que signifie ici le mot *libération*. D'autres étaient plus explicites encore que l'auteur des lignes qui précèdent. « La Macédoine, s'écriait Sarafoff en pleine capitale de la Bulgarie, — et sa parole retentissait d'un bout à l'autre du pays, — la Macédoine n'a plus besoin de popes et de maîtres d'école serbes ou bulgares ; elle veut des armes et des hommes. » Et c'est ainsi que la propagande pacifique bulgare se transforma en organisme révolutionnaire, les écoles en arsenaux de guerre et en forteresses, cependant que les instituteurs allaient grossir les rangs de Marcoff et de Pétroff.

Mais pour faire une révolution on avait besoin d'argent. Comment se le procurer ? C'est bien simple. D'abord la générosité des comités panslavistes de Russie est inépuisable. On prétend que c'est par milliers que les roubles moscovites allaient alimenter les caisses révolutionnaires. Mais ces secours étaient sans doute insuffisants, puisque les comités ont dû recourir à des moyens plus efficaces afin d'accroître leur ressources.

C'est avec le concours et sous l'égide du gouvernement princier que les particuliers ont été mis à contribution, à leur corps défendant. C'est du moins ce qu'affirmait l'année dernière un organe de la presse bulgare, la *Stroumа*, paraissant à Kustendil. Entre autres choses, ce journal nous apprend que « depuis deux ou trois ans les Bulgares de Macédoine sont l'objet des pires mesures d'intimidation : toujours au nom de l'idée nationale, on leur extorque des sommes énormes et l'on exige d'eux des sacrifices qu'ils ne sont pas en état de consentir.

« Plus de cent Bulgares appartenant à la classe éclairée ont été assassinés sous prétexte qu'ils étaient des dénonciateurs, des traîtres. Depuis deux ou trois ans le Bulgare macédonien a été enchaîné par ses prétendus libérateurs; il tremble, il gémit, il ne voit personne autour de lui dont il puisse implorer la protection.

« Les émissaires de nos patriotes le tiennent nuit et jour sous le coup de la terreur et il n'est pas jusqu'à la petite bourgade de Kotsani qui n'ait été contrainte de réunir en quelques mois, pour la verser entre leurs mains, une somme de 300 livres turques, soi-disant destinées à des achats d'armes! Il est des petits hameaux qui jusqu'à ce jour ont dû acquitter une rançon de 1.000, 2.000 livres turques (1). Gare à celui qui refuserait : il est immédiatement poignardé comme traître. Et les Turcs d'applaudir joyeusement à la vue de ces frères giaours qui s'entre-tuent pendant que mudirs, kaïmacams, pachas, se font payer pour fermer les yeux sur ces crimes. Il est vrai que ces patriotes envoient de temps en temps quelques armes en Macédoine, mais ce n'est que contre versement d'une somme de cinq livres turques. Le mois dernier, quelques-uns d'entre eux ont par deux fois enlevé d'un dépôt militaire d'une ville frontière de la Bulgarie, des armes qu'ils ont introduites en contrebande en Macédoine.

(1) 23.000, 46.000 francs.

« Telle est cette fameuse organisation intérieure derrière laquelle se cachent les artisans de la grandeur nationale. Mais ces gens-là sont désormais indignes de confiance, puisque, outre tous les crimes qu'ils ont commis, ils sont allés jusqu'à se faire faux-monnayeurs. »

Mais ce qui, mieux que toute autre chose, nous donne la mesure exacte de leur patriotisme, c'est la déposition que Marc Stoyan, le dynamiteur de Salonique, a faite au lendemain de son arrestation ; elle a été reproduite en ces termes par la *Neue Freie Presse* :

« Mis en présence du directeur de la police et du commandant de la gendarmerie, Marc Stoyan commença par déclarer qu'il ferait des aveux complets.

« Ce n'est, a-t-il dit, ni par peur, ni par lâcheté que je me décide à parler. Je sais parfaitement que la sincérité même de ma déposition ne vous rendra pas plus indulgents à mon égard, car j'ai commis un grand crime. Mais voici quelles raisons j'ai de dire toute la vérité. Les chefs du mouvement macédonien sont des misérables, des *imposteurs*. Ils nous ont persuadé que notre tentative de faire sauter la ville amènerait l'Europe à intervenir, à envoyer des navires de guerre dans les eaux de Salonique et à débarquer des troupes d'occupation dans la ville. L'attentat eut lieu, les navires sont arrivés, mais ils ont simplement effectué un voyage d'agrément. Non seulement l'Europe n'est pas intervenue, mais elle s'est dérobée à toute action, a blâmé nos actes et nous a voués au mépris universel. Voilà comment nos chefs nous ont trahis.

« J'aurais pu m'échapper de la maison où, sur votre ordre, je fus arrêté ; en tout cas j'aurais pu me suicider et emporter ainsi mon secret dans la tombe. J'ai préféré me laisser faire prisonnier afin de pouvoir crier au monde entier que les chefs bulgares sont des misérables et des imposteurs. Oui, des imposteurs, car c'est par le mensonge qu'ils sont parvenus à tromper la population agricole ; je m'en rends parfaitement

compte maintenant. Ils extorquaient de l'argent aux paysans, et lorsque ceux-ci répondaient qu'ils n'avaient rien à donner, ils les engageaient à hypothéquer un champ, une forêt, un pâturage. — Et après ? demandaient les malheureux. — Après, répondaient ces bons patriotes, vos avances vous seront remboursées, et lorsque, un jour, nous aurons conquis la Macédoine, c'est vous qui serez les maîtres et aurez six fois plus de terres que maintenant, et sans bourse délier. —

« C'est ainsi que les cultivateurs ont contracté des emprunts, ont versé l'argent qui a pris le chemin de Sofia. Sur la promesse des réformes, la conquête de la Macédoine a échoué. Ceci ne faisait pas l'affaire des agents des comités qui préféreraient voir massacrer les villageois. C'est alors que fut arrêté le plan de dynamiter Salonique, car ils n'ignoraient pas qu'ils ne pourraient aisément s'emparer de la Macédoine, bien qu'ayant depuis longtemps préparé le terrain. Je le répète, nous avons été trompés, et d'autres le seront encore. Nos chefs sont de vilaines petites gens, de vrais Crawford Stoyan voulait dire : des Humbert) qui trahissent tout le monde et exploitent la crédulité, la naïveté des malheureux paysans. Voilà pourquoi j'ai tenu à parler. »

C'est donc par des hommes de ce genre que devait être libérée la Macédoine ! Et l'on éprouve un douloureux étonnement à constater que le monde occidental, sans distinction de parti, les libéraux comme les conservateurs, les révolutionnaires comme les réactionnaires, a non seulement fait crédit aux meneurs du mouvement, mais pris résolument fait et cause pour eux, et dénoncé les Turcs comme les principaux coupables, comme les seuls auteurs des atrocités dont la Macédoine a été le théâtre. En Angleterre, nous avons vu le fils de Gladstone et ses amis, de même que de très honorables révérends de l'Église anglicane, défendre avec une ardeur touchante ces vulgaires criminels, et d'autre part la France nous a donné le stupéfiant spectacle de son admiration enthousiaste pour de si étranges héros. Toutefois l'opinion publique en

Europe n'a pas été sérieusement ébranlée ; non pas qu'elle n'y fût disposée en certains pays, mais parce qu'on a tout de même fini par mieux saisir le vrai caractère de la *révolution* macédonienne et par voir plus clair dans cet épouvantable imbroglio balkanique.

A un moment donné, — au lendemain des attentats de Salonique, par exemple, — on aurait pu croire que les hauts faits de Sarafof et de ses compagnons allaient enfin exciter l'indignation du monde civilisé ; on aurait pu croire que derrière le libérateur de la Macédoine et le héros de l'insurrection, leurs admirateurs occidentaux finiraient par reconnaître un simple bandit, un vulgaire criminel. Mais non ! Les victimes vont vite, et la presse européenne bulgarophile n'a vu dans les crimes de Salonique, dans l'attentat contre le paquebot français le *Guadalquivir*, ou dans celui dirigé contre le train autrichien d'Andrinople qu'une raison de plus de célébrer à l'envi l'étrange héroïsme des dynamiteurs bulgares.

Il est vrai que par un reste de pudeur, que réveillaient de si épouvantables forfaits, il s'est trouvé des feuilles qui ont laissé entendre quelques notes discordantes dans ce grand concert bulgarophile. Ainsi, pour ne citer que le plus ardent défenseur de la cause macédonienne, M. de Pressensé, se sentant quelque peu embarrassé pour commenter les événements, alla jusqu'à écrire dans le *Temps* que le gouvernement ottoman devait être profondément reconnaissant aux dynamiteurs de Salonique, « leurs bombes ayant tué le spectre de l'*héroïque Macédoine* qui avait un moment troublé le monde. Derrière le patriote, ajoutait-il, l'Europe a vu l'anarchiste, le sauvage ; le charme s'est évanoui. » Mais le premier mouvement de stupéfaction passé, on se reprit à prodiguer les encouragements à la cause *macédonienne* et c'est ainsi encore que M. de Pressensé, toujours dans le *Temps*, suppliait l'Europe de ne « pas permettre l'écrasement de cette race intéressante » les forfaits de Salonique pouvant être considérés comme un acte d'imprudence plutôt que comme un fait criminel.

Après cela, il était naturel que la presse bulgare imitât le bon exemple des grands organes européens. Et c'est ainsi que des journaux de Sofia pouvaient s'écrier au lendemain de la catastrophe de Salonique : « Une explosion de dynamite vaut mieux que cent rapports consulaires », alors que d'autres caractérisaient cet événement comme » une protestation légitime des Bulgares contre la *cynique indifférence* de l'Europe. »

Pour ce qui est du rôle d'un partie de la presse occidentale on ne saurait mieux faire que de citer un autre rapport de Sir Alfred Biliotti à son ambassadeur :

« Le système, y est-il dit, qui consiste à adresser des pétitions aux autorités et aux consuls et à publier des informations dans des feuilles spéciales, système suivi par les bandes, par leurs partisans et même par les agences commerciales bulgares de Salonique et d'autres villes de la Turquie d'Europe, est admissible et n'entraînerait pas de bien graves conséquences si les correspondants de journaux honnêtes, aveuglés par leur zèle pour ce qu'ils croient être une noble cause et négligeant les atrocités commises par les bandes, ne recueillaient pour les répandre toutes les nouvelles mises en circulation précisément dans le but unique d'être publiées, sans même se donner la peine de les vérifier. En agissant de la sorte, loin de soutenir une noble cause, ils ne font qu'encourager des persécutions religieuses, et dans une certaine mesure se font les complices des meurtres dont sont victimes les patriarchistes (1) qui refusent d'abjurer et ceux qui ne veulent pas se joindre aux comités. Le mal ainsi fait est en proportion directe de la réputation d'intégrité dont jouit le journal — il égare l'opinion, encourage les bandes et empêche les autorités de réprimer efficacement la sédition et le crime et tende enfin à réveiller le fanatisme musulman, dont les chrétiens finiront peut-être par éprouver les terribles effets. »

(1) Ceux des chrétiens orthodoxes qui demeurent fidèles au Patriarcat œcuménique. *(N. de l'A.).*

« Les bandes bulgares ont adopté depuis quelque temps la tactique de bivouaquer non dans des villages bulgares, mais dans des villages habités par les Grecs qu'ils présentent ainsi aux yeux des autorités ottomanes comme leurs complices, ce qui attire à ceux-ci les rigueurs du gouvernement turc, d'autant plus que les Hellènes, pas plus que les Bulgares, n'osent refuser aux rebelles abri et nourriture. Et il est à remarquer que malgré tant de maux subis, pas un des villages orthodoxes n'a vu sa population passer en masse à l'Exarchat, ainsi que le firent certains villages valaques.

. . . . . .

« Les chrétiens sont menacés de mort s'ils ne cèdent pas aux comités, et ils ont été réduits à un tel état de terreur qu'ils n'osent point résister. »

*
* *

En présence de cette situation, quelle a été l'attitude de la Russie officielle?

Le dernier soulèvement bulgare était projeté depuis longtemps, comme le complément indispensable du vingt-cinquième anniversaire de la création de la Principauté bulgare. C'est dans les fameux défilés de Chipka, où Skobélef avait cueilli ses lauriers, que cet événement a été célébré, l'année dernière. c'est là qu'a été élevé un colossal monastère russe, symbole de la fraternité slave, consacré à la mémoire de ceux qui sont tombés pour la glorification de l'idée. A cette solennité politique et militaire, la Bulgarie avait convié tous les généraux et officiers qui se sont distingués au cours de la guerre russo-turque, parmi lesquels figuraient au premier plan le grand-duc Nicolas et le général Ignatieff, l'auteur du traité de San-Stefano. L'Eglise russe elle-même ne s'est pas fait faute de s'y faire représenter, en dépit du schisme qui divise les Bulgares et l'Eglise d'Orient, par un prélat marquant entouré d'un nombreux clergé, ce qui contribua à rendre plus imposante

encore cette manifestation slave, qui n'était pas faite pour décourager les ambitions bulgares. Elle semble aussi avoir constitué presque un avertissement à l'adresse des autres peuples de l'Orient, aux yeux desquels la grande puissance du nord, à cette occasion, a complaisamment et comme par jeu exhibé cette armée bulgare — qui a grandi sous sa tutuelle — en la soupesant attentivement, en l'essayant avec une discrétion voulue, comme une arme de parade que l'on tient toujours prête pour le combat.

Il est vrai que le représentant direct du tsar, le grand-duc Nicolas, avait paru insister sur le caractère des fêtes de Chipka, en les qualifiant de *pacifiques;* il avait même eu l'air de désavouer l'agitation macédonienne, en faisant ressortir ce qu'elle avait de dangereux et de prématuré au sens de la Russie. Cela est vrai. Mais le véritable héros de la fête n'était pas le grand-duc Nicolas, c'était le général Ignatieff.

Le général Ignatieff n'était pas le porte-parole officiel de l'Empereur, mais, représentant autorisé entre tous de l'idée panslaviste, son passé diplomatique, sa situation actuelle prêtaient aux paroles qu'il prononça une importance d'autant plus significative qu'elles avaient dû recevoir l'agrément des grands prêtres de la diplomatie moscovite. « Depuis 1862, a déclaré le comte Ignatieff à la délégation bulgaro-macédonienne, j'ai appris à aimer les Bulgares. J'aime tous les Bulgares. Je ne fais aucune distinction entre ceux d'entre eux qui sont libres et ceux qui ne le sont pas. Pourtant je fais une distinction : j'aime surtout le Macédonien esclave.

« J'avais trouvé une formule pouvant assurer la paix dans les Balkans; c'était la Bulgarie de San-Stefano. Mais ce traité n'a pu être exécuté pour des raisons indépendantes de ma volonté.

« Moi, le comte Ignatieff, mort ou vif, j'engage les Bulgares à se transmettre de père en fils le vœu de réaliser la Bulgarie de San-Stefano.

« J'engage le peuple bulgare à travailler, à lutter, à combattre,

mais à ne pas permettre que l'on détache de cette Grande Bulgarie pas un district, pas un village, pas même un seul homme. »

Et l'organe officieux du gouvernement princier, parlant de ce *jubilé national*, s'écriait : « Vainement on a essayé de brouiller Russes et Bulgares. Déjà ces fêtes viennent de resserrer entre eux les liens de fraternité, et il combattront désormais côte à côte pour le triomphe de la cause slave. »

Il est évident que des encouragements de ce genre ne pouvaient avoir d'autre résultat que d'aviver les espérances des comités révolutionnaires et de rendre ceux-ci plus audacieux encore. Il est probable, en tout cas, que les paroles du général Ignatieff ne sont pas absolument étrangères à la violence avec laquelle les Bulgares, sûrs de trouver toujours en définitive un appui en Russie, ont essayé de mener le mouvement.

Quand je dis en Russie, j'entends moins la Russie officielle que les tout-puissants comités panslavistes. Car, on le sait, depuis la brouille passagère qui était survenue entre Pétersbourg et Sofia en 1885, depuis qu'au lendemain même de leur libération par les armées du tsar, les Bulgares manifestèrent des velléités d'indépendance vis-à-vis de leurs libérateurs pour se jeter dans les bras de l'Angleterre et de l'Autriche, la Russie officielle semble ne pas voir d'un œil très favorable l'agrandissement de la Bulgarie. La petite pricipauté lui donna suffisamment la mesure de sa gratitude en lui faisant faux bond, une première fois, lors du coup d'État rouméliote et sous le règne du dictateur russophobe Stambouloff ; elle pourrait bien recommencer demain. Donc, au sens de la politique moscovite, il ne faut pas que la Bulgarie s'agrandisse outre mesure ; dès lors il ne faut plus refaire l'œuvre de San-Stefano. C'est sur ce point que l'action des forces panslavistes se sépare de la récente politique officielle de la Russie. Celle-ci comme ceux-là ne manquent pas à l'occasion de favoriser un mouvement slave ; à la condition toutefois, se disent les diplomates russes, que nous ne fortifiions pas les Bulgares au point qu'ils puissent nous échapper.

C'est dans ces conditions que nous avons vu la Russie officielle désapprouver les attentats des Bulgares en Macédoine. Et c'est de considérations de ce genre qu'émanait ce fameux communiqué que *le Messager du Gouvernement* de Pétersbourg publiait en septembre 1902, au grand mécontentement des politiciens de Sofia.

Ce document se terminait de la manière suivante :

« N'ayant pas trouvé d'appui pour leurs projets politiques dans les éléments non bulgares de la Macédoine, les chefs du mouvement se sont efforcés de provoquer dans le pays un soulèvement général en commettant des actes de violence et de cruauté et en répandant la terreur, afin d'empêcher la mise à exécution des réformes projetées. En dépit des mesures de précaution adoptées par le gouvernement de Sofia, l'agitation macédonienne a malheureusement pris une plus grande extension, même dans la principauté de Bulgarie, parce qu'elle a été appuyée par les éléments qui ont eu le tort de croire que l'insurrection déchaînée obligerait la Russie à modifier son programme et à agir pour appuyer les projets irréalisables des chefs du mouvement révolutionnaire. Cette funeste erreur, contre laquelle le gouvernement impérial n'a cessé de mettre les esprits en garde, a causé aux chrétiens des vilayets turcs de graves malheurs, auxquels on ne pourra sérieusement mettre fin qu'en empêchant de nouvelles bandes de passer de Bulgarie en Turquie et en faisant ainsi cesser l'action révolutionnaire des comités. C'est alors seulement qu'il sera possible de réclamer l'application immédiate des réformes qui répondent aux besoins de ces populations, et qui peuvent les protéger contre les actes de cruauté des Turcs.

« On a fait des efforts très énergiques pour refréner le fanatisme musulman ; mais il est extrêmement difficile d'y parvenir, en raison de l'extension qu'ont prise les troubles. Le gouvernement impérial russe, et aussi le gouvernement austro-hongrois, ont fait de nouveau des représentations catégo-

riques dans ce sens, à Sofia ainsi qu'à Constantinople. De plus, les gouvernements des puissances signataires du traité de Berlin, agissant sur la proposition de la Russie et de l'Autriche, et voulant prévenir tout acte irréfléchi et dangereux, ont chargé leurs représentants d'affirmer de nouveau à la Porte et à la Bulgarie qu'ils sont entièrement d'accord avec les deux empires en ce qui concerne la pacification de la presqu'île des Balkans et de faire au gouvernement turc et au gouvernement bulgare une déclaration dans les termes suivants : « L'état de choses créé actuellement dans les vilayets « turcs par les intentions criminelles des comités et des bandes « révolutionnaires ne modifie pas la manière de voir des « puissances en ce qui concerne le programme d'action élaboré au commencement de l'année par les deux puissances « les plus intéressées, et, par conséquent, ni la Turquie ni « la Bulgarie ne peuvent compter sur l'appui d'une puissance « quelconque en cas d'opposition ouverte ou secrète à la « réalisation de ce programme. »

« Le gouvernement impérial espère que ce nouvel avertissement convaincra la Turquie, ainsi que la Bulgarie, de l'inutilité de toute dérogation à l'accomplissement de ce qui a été exigé d'elles, et les engagera à prendre toutes les mesures qui dépendront d'elles pour faire cesser, dans la presqu'île des Balkans, des complications qui ne peuvent avoir que de très graves conséquences pour l'empire ottoman et pour la Bulgarie. »

Vainement le comité Lamsdorff se rendait à Sofia l'année dernière pour prodiguer des conseils de sagesse. Vainement il désavouait hautement l'agitation bulgaro-macédonienne. Vainement il adressait directement ou indirectement des admonestations de ce genre (1) : « Ce serait de la part de la principauté une erreur périlleuse de s'imaginer que les mesures prises par la Russie sont un encouragement donné à l'agita-

(1) Dépêche du comte Lamsdorff à l'agent diplomatique de Russie en Bulgarie en date du 12 août 1903.

tion révolutionnaire dont la persistante et criminelle activité fait obstacle à la pacification des vilayets et aussi, par suite, à l'exécution des réformes projetées. Il ressort des rapports des consuls russes que la population macédonienne pacifique ne souffre pas moins des actes des bandes révolutionnaires que des forfaits et du pillage des Turcs. Ces circonstances démontrent combien il est nécessaire que le gouvernement bulgare contrecarre de la façon la plus énergique le mouvement révolutionnaire en vue de la suppression des troubles dans la péninsule balkanique. »

Mais c'est en vain que la diplomatie russe essayait ainsi quelque peu tardivement, de mettre un frein aux ambitions qu'elle avait inspirées. A Sofia on faisait la sourde oreille et le cabinet bulgare, tout en protestant de ses bonnes intentions, n'en continuait pas moins à se rendre complice du mouvement insurrectionnel.

*
* *

Un autre côté de la question, et non le moins important, c'est celui de la nationalité des habitants de la Macédoine. Tous ceux qui, ces derniers temps, ont étudié ou suivi les choses de Macédoine ont si bien embrouillé cette question — les uns, faute de renseignements suffisants, statistiques et ethnologiques, les autres, mus par leur sympathie personnelle pour telle ou telle race, d'autres enfin obéissant uniquement à des considérations d'intérêt national — ils ont tous, plus ou moins, tellement obscurci cette question qu'on en arrive à ne voir dans le mot Macédoine qu'une expression géographique dépourvue de tout caractère ethnique. Bon nombre d'écrivains qui visitèrent le pays, proclament la Macédoine bulgare ou serbe, ou encore roumaine. C'est bien moins le souci de la vérité que d'autres considérations d'ordre moins élevé qui ont guidé dans leurs recherches ces esprits épris de lumière et de vérité. Cependant on a été d'accord pendant des siècles pour

considérer la Macédoine comme grecque. Il est vrai que, il n'y a pas longtemps, les Bulgares ont naturalisé bulgares Orphée, Alexandre et Aristote. Il est vrai qu'il s'est trouvé même des savants occidentaux pour émettre non pas une hypothèse, mais une affirmation de ce genre. Je n'en veux d'autre preuve que les lignes suivantes que l'on peut lire dans la première page d'un ouvrage intitulé *la Bulgarie*, et dont l'auteur est un publiciste allemand (1) : « La Bulgarie, ce pays qui vit naître Alexandre le Grand, qui reçut de l'empereur Trajan la civilisation romaine, et de Byzance la religion chrétienne, qui fut enfin soumis par les Turcs au règne du croissant, est de nos jours le théâtre d'un étonnant spectacle. »

D'autres publicistes occidentaux séduits par l'originalité de ces innovations historiques s'expriment à peu près sur le même ton et en tout cas représentent l'élément hellène de la Macédoine, comme constituant une infime minorité ! J'ai déjà cité le cas d'Emile de Laveleye, qui, dans sa *Péninsule des Balkans*, daignait découvrir tout au plus 65.000 Grecs en Macédoine. Pour le reste, ce n'étaient que des Bulgares. Mais contre ces bulgarisateurs du pays, se dressaient d'autres ethnographes slaves. Goptzevitz (2) évalue à deux millions le nombre des Serbes de Macédoine; un autre, le professeur allemand G. Weigand (3) n'y rencontrait que des Roumains, qu'il dénomme Koutzo-Valaques ou Helléno-Valaques. Etranges témoignages de sincérité historique ! Mais nous n'avons pas à nous en préoccuper; je préfère consigner, dans ce rapide exposé d'une question que l'on a rendue si complexe, quelques données, quelques chiffres relevés soigneusement, consciencieusement contrôlés.

Je tiens aussi à reproduire des observations faites par des publicistes que l'on ne saurait taxer de partialité ou suspecter

(1) Canitz, *La Bulgarie*.

(2) Spyridion Goptzevitz, *Macedonien und Altserbien*.

(3) Die Aromunen, ethnographisch philologisch-historiche untersuchungen über das folk der sovgenaunten Macedoromanen oder Zinzaren.

de mauvaise foi. Et l'on aura, je l'espère, la conviction que la Macédoine demeure hellène pour la plus grande partie, tant au point de vue historique que sous le rapport ethnologique et géographique.

En effet, un examen géographique de cette importante région laisse l'impression que la Macédoine est grecque. Elle est partie intégrante de la Péninsule hellénique, dite balkanique; bornée presque entièrement par des territoires grecs, par la Thrace à l'est, par l'Epire et la Thessalie au sud-ouest, au sud par la mer Egée, si éminemment grecque, la terre macédonienne constitua de tout temps le boulevard de l'Hellénisme, sa forte barrière contre les envahisseurs du nord.

Il est vrai que sa population eut plus d'une fois à souffrir des invasions barbares qui ont sans doute nui à la pureté de la race, mais par contre, l'ont invigorée en lui infusant un sang nouveau. Une autre particularité avantageuse de la Macédoine, c'est sa variété géologique.

Comme plusieurs régions de la Grèce, la Macédoine possède un sol riche et un climat agréablement varié. Montagnes boisées, vastes prairies, abondantes rivières, lacs navigables, champs fertiles, ports accessibles, littoral étendu, elle est dotée de tous les avantages naturels qui facilitent la prospérité agricole, commerciale et industrielle. C'est ainsi que par ses conditions climatologiques comme par sa constitution ethnique la Macédoine est une contrée en quelque sorte privilégiée. Il était naturel qu'elle excitât toutes les convoitises et soulevât toutes les ambitions.

Un des côtés de la question dite macédonienne, un de ceux qu'à dessein on a essayé de contester, c'est la détermination de ses limites géographiques. Où commence la Macédoine, où finit-elle? Question qu'on a intentionnellement embrouillée, en divisant la Macédoine de la façon la plus arbitraire. On en recule, on en restreint les frontières au gré des intérêts que l'on défend. Il est des auteurs qui vont jusqu'à y englober une bonne partie de la Thrace, d'autres y font entrer l'Alba-

nie, d'autres, enfin, jusqu'à la Vieille-Serbie elle-même.

Nous ne voulons, nous ne pouvons considérer comme territoires macédoniens que les deux divisions administratives, le vilayet de Monastir et celui de Salonique. Nous regardons la Vieille-Serbie, c'est-à-dire le vilayet de Kossovo (chef-lieu Uskub), comme un sol sur lequel les Serbes ont après tout des droits historiques et ethnologiques à faire valoir. Mais nous revendiquons comme grecs les vilayets de Salonique et de Monastir qui constituent la vraie Macédoine. Nous les revendiquons comme des territoires depuis 3.000 ans helléniques ; où nous avons seuls maintenu la tradition chrétienne ; où nous avons seuls représenté les éléments de progrès et de civilisation; territoire dont les villes sont grecques et dont le sol rural appartient dans sa plus grande partie à des Hellènes. Nul ne songe à contester qu'un empire bulgare ait existé en Thrace et en Macédoine. Mais on sait que cet empire fut éphémère et qu'il n'enleva guère à ces contrées leur caractère essentiellement grec.

La défaite mémorable que Basile le Macédonien infligea aux Bulgares avait déjà gravement et définitivement atteint leur puissance. Plus tard, lors de la chute de Constantinople entre les mains des Turcs, ils éprouvèrent encore un dernier échec, puisque le conquérant ne leur reconnut pas une existence nationale, mais les plaça sous la juridiction du Patriarcat œcuménique. Toutefois, il se produisit à une époque ultérieure un phénomène historique qui bouleversa les conditions ethniques de ces pays, et influa sur le langage de leurs habitants. Les Grecs, race policée et progressiste, se trouvaient fixés particulièrement dans les grandes villes et d'une façon générale, dans les grands centres; les populations slaves, et notamment les Bulgares, s'étaient de préférence établies dans les campagnes. Lorsque plus tard le Divan décréta la persécution systématique de l'élément hellène, la langue grecque fut la première atteinte, les Hellènes se voyant obligés de faire le plus souvent usage de l'idiome slave afin d'échapper par là aux vexa-

tions dont ils étaient l'objet de la part des Turcs, aussi bien que parce que les envahisseurs slaves ne pouvant guère s'assimiler la langue grecque, leurs rapports n'eussent pas été possibles sans cela. Ce n'est pas seulement en Macédoine que se produisit ce phénomène, mais encore, et dans des proportions plus considérables, en Asie Mineure et en Syrie, dont les habitants hellènes et *hellènophones* se virent contraints de parler turc pour se soustraire aux persécutions d'un gouvernement barbare. On prétend même que quelque temps après la conquête, les Turcs, croyant mieux assurer leur domination en faisant perdre aux Grecs leur parler, coupèrent barbarement la langue à un grand nombre de leurs sujets hellènes, dont les descendants, terrorisés, finirent par ne plus pratiquer que le turc.

Ils oubliaient leur idiome, mais ils conservaient le sentiment national. Il en fut des populations grecques de la Turquie d'Europe comme de celles de la Turquie d'Asie. Elles ne se virent jamais atteintes dans leur conscience ethnique.

Si des Grecs adoptèrent en certaines parties de la Macédoine la langue slave, par contre, avec le temps, un grand nombre d'entre eux s'accoutumèrent à se servir de vocables grecs en les dénaturant plus ou moins par l'adjonction de désinences slaves. Comme le font remarquer tous ceux qui ont étudié la question, ce jargon gréco-slave diffère suivant les localités. Ce langage, tout à fait grossier dans le nord, non seulement s'affine et se polit relativement parmi les agglomérations slaves du sud, mais encore contient des mots purement grecs et inintelligibles aux Bulgares. D'ailleurs, les Grecs bulgarophones ont conservé intactes les traditions de l'hellénisme : ils s'appellent des Thraces, des Macédoniens, mais non des Bulgares, terme qui enferme pour eux un sens méprisant. Les comités révolutionnaires qui s'intitulent macédoniens ou andrinopolitains montrent qu'ils connaissent bien le sentiment de ces populations en évitant de se donner pour *Bulgares*.

La plupart de ces bons Macédoniens qui essaient de soule-

ver la Macédoine, obéissant bien plutôt à des intérêts particuliers qu'à des considérations d'humanité ou de patriotisme, s'appelleraient aussi bien Grecs, Serbes, Roumains ou autre chose à l'occasion. Au fond, beaucoup d'entre eux n'appartiennent à aucune race ; ils défendent aujourd'hui la cause bulgare parce qu'ils y voient le meilleur moyen et le plus rapide de satisfaire leurs ambitions. Il faut rendre cette justice aux vrais Bulgares que, dans leur for intérieur, ils sont, à l'égard de ceux-ci, animés de sentiments qui ne sont pas toujours exempts de mépris ou d'improbation.

*
* *

La grande majorité de la population est grecque. Je tiens à le prouver en invoquant moins les titres du passé et les parchemins de l'histoire que l'état actuel de ces pays. Quelques chiffres et données ethnographiques en témoigneront mieux encore.

Mais avant tout, voici ce que déclarait, il y a quelques mois à peine, au cours d'une séance de la Société géographique et ethnographique de Berlin, Gustave Gnifki, spécialiste en ces matières : « Quel peut être le classement des habitants de la Macédoine par nationalités? Il est impossible de nous procurer des données exactes, directes ou indirectes, sur ce point. En Turquie, on ne procède pas à des recensements, et quant à ceux qui ont été faits à des époques antérieures, ils n'offrent aucune vraisemblance d'exactitude, en raison de la méfiance assez légitime que ces recherches provoquent parmi les sujets chrétiens de la Porte. La seule évaluation qui s'appuie sur des observations scrupuleuses touchant la population de la Macédoine — la Vieille-Serbie non comprise — est celle que nous en a donnée l'économiste russe Petroff; il a parcouru le pays, y a séjourné durant trois ans et a recueilli toutes les données de nature à éclairer quelqu'un sur le caractère ethnique d'un pays. Il n'a d'ailleurs pas négligé les anciens recensements, qu'il a tenu à vérifier minutieusement. Selon ce

savant, la population totale de la Macédoine (la Vieille-Serbie non comprise) est de 1.900.000 âmes.

« Ce qui rend difficile l'évaluation du chiffre total des habitants — ajoute M. Gnifki — c'est leur diversité ethnique. Mais il est un critérium presque infaillible pour se rapprocher de la vérité dans la recherche de la race dominante, c'est le nombre des écoles et celui des élèves qui y fréquentent.

« Dans toutes les grandes villes de la Macédoine et presque dans toutes les bourgades, il y a des écoles turques, grecques et bulgares. Dans certains villages bulgarophones du nord, il y a des écoles bulgares. Dans la partie méridionale de la Macédoine, où la population est plus dense, les villages grecs dotés d'écoles sont par analogie plus nombreux que les villages bulgarophones qui en sont également pourvus; de même dans les grandes villes le nombre des écoles varie suivant la nationalité.

« Il est un fait certain, c'est qu'il existe des écoles même dans les villages qui comptent 1.000 habitants, et c'est selon que ceux-ci appartiennent à telle ou telle race que les établissements scolaires relèvent de telle ou telle nationalité.

« D'après les statistiques officielles fournies par les autorités ottomanes, et après comparaison entre les diverses données concernant les écoles de la Macédoine, on arrive aux chiffres suivants qui peuvent être considérés comme se rapprochant le plus de la vérité :

« Il y a dans toute la Macédoine — dont nous retranchons bien entendu toujours la Vieille-Serbie, — 1.375 écoles grecques d'enseignement secondaire et primaire, 2.100 professeurs, 78.000 élèves.

« En nous basant sur la diffusion de l'enseignement dans les États balkaniques et en adoptant une moyenne, nous arrivons au résultat suivant : 78.000 élèves grecs correspondent à 546.000 habitants. Il existe 985 écoles bulgares; le nombre des professeurs remonte à 1.580 et celui des élèves à 49.000, correspondant à 343.000 Bulgares.

« Il existe 1.220 écoles turques avec 1.500 professeurs et 63.000 élèves; ces chiffres correspondent à 441.000 habitants musulmans. D'après cette évaluation, les 1.900000 habitants de la Macédoine se départagent comme suit : 546.000 Grecs, 441.000 musulmans, 343.000 Bulgares. Les 570.000 qui restent sont des Serbes, — la Vieille-Serbie n'a pas été comprise dans cette évaluation, — des Arméniens et des individus appartenant à diverses autres races. La division territoriale ne présente pas d'analogie avec la division ethnique, car dans la Macédoine méridionale, où prédomine l'élément grec, la population est plus dense que dans le nord, où les Bulgares sont plus nombreux. »

Les Bulgares et leurs amis n'hésitent pas à proclamer leur prépondérance en Macédoine, allant jusqu'à nier l'existence des autres races slaves et contestant plus encore la puissance de l'Hellénisme. Il est cependant des ethnologues slaves qui réprouvent ces ambitions du panbulgarisme. Entre autres, le professeur Draganoff, qui fut jadis directeur du gymnase bulgare de Salonique, soutient que les Macédoniens slaves n'ont rien de commun avec les Bulgares; Nicolas Dournovo cite Draganoff et ajoute : « Le dialecte macédonien dérive de l'ancienne langue cyrillo-méthodienne. »

On peut invoquer le témoignage de nombreux savants dont l'avis fait autorité, et même d'authentiques Macédoniens de la génération précédente, à l'appui de cette opinion, suivant laquelle le dialecte slavo-macédonien est plus ou moins indépendant des langues bulgare et serbe. Quant à l'existence d'une nationalité slave distincte en Macédoine, les rapports des agents consulaires russes la dénient complètement.

Le dialecte slavo-macédonien fut reconnu comme un idiome distinct par des savants comme Schafarick, Schapcareb, Pawlowski, Draganoff, Gron, Novacovitz, Betsokof et autres. Mais même de fanatiques bulgarophiles, comme le publiciste russe Amphitheatrof, dans ses études sur la Macédoine, est convaincu que « les paysans de ces provinces ne sont pas

des Bulgares, ni des Serbes, mais une race mixte qui peut aussi facilement se transformer en Serbes qu'en Bulgares. »

Tous ces témoignages, puisés pourtant à des sources slaves, prouvent uniquement la minorité du contingent bulgare en Macédoine qui se croit ainsi obligé d'accaparer et de faire siennes les populations serbes et slavo-macédoniennes.

La prédominance morale de l'Hellénisme se manifeste dans toutes les régions de la Macédoine. Dans la plupart des grands centres, l'élément grec est en majorité. Serrès, Drama, Cavalla, Castoria, toute la Chalcidique, attestent le caractère hellène des habitants de la Macédoine d'aujourd'hui. Les Européens qui traversent ces régions peuvent difficilement s'en rendre compte, d'abord parce que leur séjour y est plutôt bref, ensuite parce qu'ils ne connaissent aucun des idiomes qui y sont parlés. D'ailleurs ils y vont avec des idées préconçues, ou chargés en quelque sorte d'une mission définie et obligés de la justifier. En cette qualité ils entrent en rapport avec des gens qui ne défendront jamais la vérité, mais des intérêts particuliers. Quels sont, par exemple, les consuls *catholiques* de telle ou telle puissance qui s'exprimeraient avec impartialité sur l'élément orthodoxe, avoueraient sa prédominence numérique, ses forces, sa suprématie? Quels sont les Slaves ou les slavophiles qui confesseraient l'importance du facteur grec en ces régions?

Ce n'est pas à travers le verre grossissant de la passion et de la haine qu'on découvre la vérité; l'intérêt a de tout temps été le pire des conseillers et des guides. Partant de là, les voyageurs qui visitaient la Macédoine avec le désir de nous en relater l'histoire étaient amenés à fausser celle-ci, puisqu'ils sacrifiaient à un évident parti pris la sincérité et la justice. Ils ont ainsi réussi à dénaturer les faits au point que l'ont peut affirmer que le public européen est aujourd'hui mieux renseigné sur les contrées les plus lointaines d'Asie et d'Afrique nées d'hier à la civilisation que sur cette Macédoine qui fut de tout temps le trait d'union entre l'Orient et l'Occi-

dent et qui reste une des provinces les plus centrales de l'Europe méridionale.

***

Suivant les recherches les plus exactes, la population de la Macédoine — exception faite de la Vieille-Serbie — monte à 1.700.000 habitants ; 700.000 d'entre eux sont des Hellènes, 60 à 70.000 Koutzo-Valaques y compris, et dont les traditions, les mœurs, les idées sont grecques. Cette race, éparpillée entre plusieurs localités de la Péninsule, représente une des forces essentielles de l'hellénisme dont elle a subi entièrement l'ascendant. Kyntzchef lui-même avoue le caractère hellénique des Koutzo-Valaques de Monastir que les Roumains revendiquent en grande partie comme leurs, sans toutefois parvenir à les attirer à eux, malgré les efforts qu'ils ont déployés et les sacrifices qu'ils ont consentis.

Après les Grecs, l'élément dont l'importance numérique est la plus considérable ce sont les Musulmans ; puis viennent les Slaves, les Serbes, les Bulgares, les Macédoniens slavophones, les Israélites, les Albanais.

Il est certain que nous n'avons pas de statistiques absolument exactes sur la population de la Macédoine. Les données officielles fournies par le gouvernement ottoman sont suspectes : les statistiques élaborées par les particuliers le sont plus encore. Néanmoins, voici approximativement à quel chiffre nous évaluons le contingent grec des deux vilayets : Salonique et Monastir : 250.000 Grecs dans le premier ; 200.000 dans le second. Le reste de la population se compose de Musulmans, de Slaves et des 80.000 Israélites de Salonique. Dans le district de Servia la race grecque est moins mélangée. Nous y trouvons établis 250.000 Grecs, 10.000 musulmans fixés d'ailleurs dans les seules villes de Servia et de Grevena.

Mais ce n'est pas seulement par l'importance numérique

que les Grecs maintiennent leur supériorité incontestable sur les autres races; c'est encore par l'influence de leur culture intellectuelle, de leur activité commerciale et économique, en un mot par le triple privilège de l'ancienneté, de l'intelligence et de l'argent.

On n'a qu'à parcourir les villes et les villages de la Macédoine pour se convaincre que l'on se trouve en pays hellène. A Salonique, Monastir, Serrès, à Florina, Krutchevo, Niaoussa, à Karaferia, Kastoria, partout on reconnait la civilisation grecque, partout on retrouve la langue grecque, les idées grecques, l'influence de la culture grecque. Les professions libérales sont entre les mains des Grecs. Les recensements qui ont été faits dans certains districts de la Macédoine ont révélé que sur 86 médecins exerçant dans ces localités 82 sont grecs et 4 bulgares ; sur 33 avocats il y en a 30 qui sont grecs et 3 bulgares. Encore dans ces évaluations ne sont pas compris les avocats et les médecins établis dans la région du sud de la Macédoine qui est entièrement héllène.

Les grands propriétaires, les négociants, les banquiers, les industriels, les artisans sont presque tous de nationalité grecque. Indépendamment des grandes villes que les Hellènes peuplent à l'exclusion de toute autre race chrétienne, ils forment des groupes ruraux beaucoup plus considérables que ceux des Slaves, sur lesquels ils ont encore l'avantage d'être, avec les Turcs, propriétaires du sol qu'ils cultivent.

*
* *

Pour mieux comprendre l'importance de l'élément grec en Macédoine, il n'est pas de meilleur criterium que l'école. Le réseau scolaire hellénique dont le pays est doté est le plus étendu.

C'est aux frais des communautés grecques de la Macédoine et grâce à la générosité des riches Macédoniens établis à

l'étranger, que la plupart de ces écoles, véritables palais, ont été élevées. Je dois notamment mentionner le magnifique gymnase de Salonique, qu'un Hellène originaire de cette ville a fait bâtir à ses fraiset où a été créée récemment une section d'arts et métiers.

Les propagandes rivales qui ont dépensé des sommes énormes pour combattre l'Hellénisme sont loin d'avoir recueilli le fruit de leurs efforts.

L'enseignement grec résiste. Il manque sans doute de ce fanatisme, de cette violence dans les moyens qui sont le fait des Bulgares, et des autres propagandes, mais elle n'en est peut-être que plus puissante. C'est ce que devaient reconnaître ses pires ennemis, Kyntcheff, Rizof, Sarafof qui ont proclamé l'insuffisance du prosélytisme scolaire, pour préconiser la propagande par le fait, la mainmise violente et brutale du Bulgare sur le domaine de la Grèce.

Un autre témoignage non moins précieux de cette supériorité de la culture hellénique nous a été donné par un ancien ministre de l'Instruction publique de Roumanie, M. Haret. Ce personnage, parlant à la Chambre du mouvement scolaire du vilayet de Monastir, a dit notamment :

« Je possède des statistiques sur la province de Monastir, et je trouve qu'il existe dans ce vilayet 24 écoles roumaines ; 369 grecques, 45 serbes et 245 bulgares.

» Le nombre des élèves et celui des professeurs est le suivant : pour chacun des établissements hellènes, ces derniers sont en proportion de 1 1/4, de 1 3/4 pour les écoles serbes ; chaque école bulgare est pourvue d'une moyenne de 3 professeurs. Les élèves sont en moyenne 37 pour l'école grecque, 25 pour la serbe, 38 pour la bulgare, pour la roumaine, c'est à peine s'ils atteignent 17.

» Dans le lycée roumain de Monastir, il y a 20 professeurs ; dans le lycée grec 10; dans le gymnase serbe 7; 8 dans le lycée bulgare. »

L'on ne peut prétendre que le nombre des élèves corres-

ponde partout et d'une façon absolue à celui de la population. L'amour des lettres diffère suivant les races. D'ailleurs en Macédoine la propagande scolaire fut considérée jusqu'à ces derniers temps comme le meilleur moyen d'activité nationale ; c'est pourquoi des écoles ont souvent été fondées dans telle ou telle localité sans qu'il fût tenu compte de l'importance de l'élément dominant, et précisément, pour représenter cet élément comme numériquement supérieur. M. Haret, le ministre roumain précité, le reconnaît : « Dans les écoles de Verria et de Kruschevo, a-t-il dit, ont-été nommés plusieurs professeurs qui n'ont jamais mis le pied dans les établissements où ils étaient respectivement censés enseigner. Quelques-uns d'entre eux étaient soit disant licenciés ès sciences ou ès philosophie, mais c'est à peine si en réalité ils avaient leur baccalauréat. Vous pouvez imaginer de quelle nature étaient ces écoles. Les Macédoniens eux-mêmes n'y ont attaché aucune importance. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant : deux ans après la fondation de ces établissements scolaires, ils ne comptaient pas plus de 4 élèves. C'est-à-dire, plus de professeurs que d'élèves ! »

C'est pis encore pour les Bulgares et les Serbes. La plus grande partie de leurs écoles, loin de représenter le groupe ethnique dont ils se réclament, recrutent leurs élèves soit par la force, soit par l'appât d'avantages matériels, parmi les enfants de familles étrangères, notamment des familles grecques. Souvent des parents pauvres, obéissant à des arguments sonnants ou à la terreur, consentent à envoyer leurs enfants dans les écoles de la propagande bulgare ou serbe.

Mais malgré ces abus, l'enseignement hellénique maintient victorieusement ses positions. Dans le seul vilayet de Salonique il existe :

Deux gymnases avec 23 professeurs et 285 élèves, 526 écoles primaires et secondaires, séminaires, pensionnats, écoles de filles, etc., avec 728 professeurs et 32.177 élèves.

Les Bulgares, eux, comptent à leur actif (dans ce même vilayet de Salonique) :

319 écoles, 433 professeurs, 9.545 élèves.

Dans le vilayet de Monastir, il y a, pour les Grecs, 4 gymnases, 20 professeurs, 314 élèves.

Le total des autres écoles grecques monte à 384 avec 517 professeurs, 23.456 élèves. Il y 273 écoles bulgares, avec 424 professeurs et 9.804 élèves.

Nous arrivons par conséquent, pour les deux vilayets de Monastir et Salonique, au tableau comparatif suivant :

973 écoles grecques	1.345 prof. grecs	55.633 élèves grecs
592 — bulgares	917 — bulg.	19.343 — bulg.

Il est d'ailleurs à remarquer qu'un grand nombre des élèves qui fréquentent les écoles bulgares appartiennent à des races slaves étrangères à la bulgare. Au surplus ces écoles sont entretenues bien moins par des communautés bulgares que par l'Exarchie et par les comités de Sofia qui, il est vrai, s'imposent pour cela des sacrifices considérables.

Durant ces trente dernières années, nombre d'écoles bulgares ont été créées en Macédoine, dans lesquelles beaucoup de Bulgares et Macédoniens ont fait leurs études, qu'ils sont allés achever en Occident aux frais des Comités. La population bulgare de la Macédoine étant limitée, une crise sociale s'y est produite ; il y a eu surproduction de déclassés qui vont finalement chercher fortune à Sofia. Ils assiègent généralement les emplois publics, ce qui crée un malaise dans le pays et quand ils ne réussissent pas de ce côté, ils s'échouent dans les comités révolutionnaires dans le but de se créer des ressources et avec l'espoir de travailler à la conquête de cette Macédoine destinée à agrandir le champ d'activité du monde bulgare.

Enfin, ce qui constitue une autre supériorité de l'Hellénisme en Macédoine, c'est la puissance de son Eglise.

Le Patriarcat œcuménique y compte vingt-six archevêchés et évêchés, les suivants : Salonique, Ardamon, Cassandria, Yerisso, Boliani, Serrès, Drama, Xanthi, Koritza, Verria, Sissaniou, Pelagonia (Monastir), Grevena, Kastoria, Servia et Cozana, Stroumnitsa, Melnik, Vodena, Moglena, Kampania, Kitros, Eleutheroupolis, Dibre et Velissos, Okhrida et Prespa, Nevrokop; sans compter les deux évêchés serbes d'Uksub et de Raskoprizrend, dépendant également du Patriarcat.

L'exarchat bulgare compte sept évêchés : Monastir, Scopia, Nevrokop, Stroumnitza, Okhrida, Dibre, Velissos.

*
* *

Les comités bulgares de Sofia et d'ailleurs ne bornent pas leurs ambitions nationales à la seule Macédoine, mais, nous l'avons dit, ils les étendent jusqu'à la province de Thrace, géographiquement reliée à celle-là. Je ne peux donc terminer mon étude sur la situation actuelle en Macédoine, sans consacrer quelques lignes à cette région qui a pour capitale Andrinople. Depuis longtemps déjà, les Bulgares portent de ce côté leur attention et leur activité, Andrinople étant aussi utile que Salonique à la réalisation de la Grande Bulgarie.

La Thrace a toujours été grecque, cependant, comme le reste de la Péninsule Balkanique, bien que le traité de San-Stefano l'ait en grande partie englobée dans les limites de la Grande Bulgarie, épargnant tout juste Andrinople. Et ainsi que le disait lord Salisbury protestant contre ce traité à cette époque : « le fait de détacher Constantinople des provinces grecques, albanaises et slaves, en les délivrant de l'autorité de la Porte, rendrait difficile et même gênante leur administration. Non seulement il priverait la Turquie de la force politique qu'elle aurait eue en conservant ces provinces, mais elle exposerait leurs habitants à une anarchie complète. »

Depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours, la Thrace avec ses villes principales : Constantinople, Andri-

nople, Gallipoli, n'a jamais cessé de voir s'affirmer son caractère hellénique et a toujours lutté pour la renaissance de l'Hellénisme. Aujourd'hui Andrinople, quoique éclipsée sous le rayonnement de l'Hellénisme constantinopolitain, est encore un des phares d'avant garde de l'idée grecque. Siège d'archevêché, avec ses lycées et ses écoles, elle contribue largement à répandre et à accroître le prestige de l'esprit grec. La plupart des habitants de la Thrace parlent couramment la langue grecque. La propagande bulgare s'y est également exercée, et particulièrement à Andrinople, avec beaucoup de zèle, mais elle n'a pu aboutir à des résultats appréciables devant l'opposition obstinée des populations grecques, devouées à la mère patrie et au Patriarcat œcuménique.

Quelques chiffres de statistique démontreront bien la suprématie de l'Hellénisme dans cette région.

D'après le rapport officiel des autorités turques et ceux du Patriarcat sur l'enseignement, la population de la Thrace est de deux millions d'âmes. La moitié est composée de Grecs se répartissant ainsi : 600.000 dans le vilayet d'Andrinople, et 400,000 dans celui de Constantinople. Il y a d'autre part 700.000 musulmans, 200,000 Arméniens, juifs et autres, et seulement 100,000 Bulgares. C'est pourtant cette minorité qui revendique la Thrace.

D'après la statistique précitée, il y a dans le vilayet d'Andrinople 416 écoles grecques et 162 écoles bulgares. L'enseignement y est donné par 644 instituteurs grecs et 226 bulgares à 32.210 élèves grecs et 4.661 bulgares. Dans le vilayet de Constantinople où la population slave et bulgare mérite à peine d'être mentionnée, fonctionnent cinq lycées grecs d'enseignement supérieur, une école de théologie à Halki, et plusieurs pensionnats de jeunes filles. Le nombre des élèves se monte à 18.132, le corps enseignant comprend 612 professeurs. Il y a de plus 185 écoles. La force de l'Église orthodoxe grecque y est représentée par douze archevêchés et deux évêchés. En dehors de l'Exarchat bulgare

de Constantinople, aucun évêché ne représente en Thrace la religion schismatique. Mais ce que nous devons faire remarquer ici, c'est que la population grecque prédomine en Thrace à tous les points de vue. Constantinople surtout est la grande capitale de l'Hellénisme. La conscience nationale s'y affirme avec éloquence et avec force.

Elle est l'image historique et suprême de la Grèce ; sans Constantinople la grande idée grecque n'existe pas.

*
* *

Résumons-nous :

Il n'y a pas eu de révolution macédonienne. On entend par ce grand mot de « révolution » le soulèvement d'un peuple contre ses oppresseurs. Or, on ne saurait trop le répéter, si les Macédoniens souffrent du joug turc, ils haïssent bien plus encore ceux qui, sous prétexte de les en délivrer, s'efforcent par les moyens les plus violents de leur en imposer un autre, plus brutal et plus pesant encore.

Au cours de ces derniers événements ; on a parlé beaucoup d'une *insurrection générale ;* on annonçait à chaque instant à grand fracas que les chefs *macédoniens* allaient la proclamer. Mais l'insurrection générale ne venait pas ; elle n'est pas venue, pour l'excellente raison que les Grecs, aussi bien que les diverses autres races de la Macédoine, ne pouvaient se joindre à de turbulents intrus qui sont aujourd'hui des adversaires et deviendraient demain des tyrans et qui, dans le pays qu'ils prétendent libérer, ont répandu la terreur et la mort avec une cruauté qui semblerait aveugle et folle si l'événement ne démontrait qu'à l'occasion ils sont capables de sens pratique et de calcul.

Le petit incident que voici le démontre suffisamment. En août dernier une bande de Bulgares, établis par la force dans la ville presque exclusivement grecque de Kruschevo, y avaient organisé une sorte de tribunal censitaire taxant les

habitants au prorata de leur fortune ; des bataillons albanais survenant en nombre sous le commandement de Bachtiar pacha, vers la fin de ce travail de répartition, les oppresseurs et les défenseurs de la population macédonienne, au lieu de s'entre-égorger, conclurent un arrangement amiable : moyennant l'abandon d'une partie des sommes perçues, les insurgés évacuèrent tranquillement Kruschevo, où les Albanais purent avec la même quiétude parachever l'œuvre des Bulgares, — besogne dont ils s'acquittèrent d'ailleurs avec la perfection scrupuleuse qu'on leur reconnait en cette matière. Le quartier bulgare fut épargné : c'était une des clauses du contrat ; mais tout le reste de cette ville grecque fut livré à un pillage, qui naturellement, n'alla pas sans ses indispensables corollaires, le viol et le meurtre.

On sait trop bien la brutalité et le cruel fanatisme de cette soldatesque affamée pour s'étonner des horreurs qu'elle peut commettre ; mais que pense l'Europe de la conduite tenue par les insurgés libérateurs ? L'histoire de Kruschevo à elle seule suffit à expliquer pourquoi la Macédoine ne s'est pas soulevée au signal des comités de Sofia.

Si la Macédoine se révolte un jour, ce ne sera pas pour réaliser les ambitions de MM. Sarafof, Yankof, Zontchef et consorts.

Quant à une conscience macédonienne, elle n'existe pas plus qu'une nationalité ou une histoire macédonienne. Il est vrai que M. Victor Bérard nous a dit : « Cette idée macédonienne porte peut-être en elle-même des germes que, serbe, bulgare ou grecque, les autres idées balkaniques n'avaient pas et n'ont pas. Serbe, bulgare ou grecque, ces idées n'ont été que nationalistes ; elles ne visent qu'au renversement de l'oppression étrangère ; elles ne rêvent que l'extension indéfinie des frontières nationales aux dépens de la Turquie et des chrétientés voisines (1). » M. Victor Bérard est sans doute allé trop loin :

(1) *Revue de Paris*, 15 juin.

il n'y a pas d'idée macédonienne, car il n'y a pas de race macédonienne.

La majorité de cette population constitue un rameau du grand arbre hellénique, comme les Thessaliens, comme les Epirotes, comme les Grecs de l'Asie Mineure, comme ceux des îles.

On a parlé d'une confédération balkanique comme du moyen le plus efficace pour résoudre l'imbroglio macédonien. C'est là sans doute une idée qu'il ne faut pas combattre, mais qui, pour le moment du moins, dans l'état actuel d'esprit et de niveau moral des peuples slaves des Balkans, ne peut revêtir que la forme d'un vœu.

Quand les peuples d'Occident parvenus cependant à un tel degré de civilisation n'arrivent pas à fonder le régime de paix et de concorde universelles que préconisent les penseurs, il semble vain d'espérer la réalisation d'une semblable union dans les pays des Balkans. Il serait même dangereux de tenter un rapprochement qui ne ferait qu'envenimer des luttes déjà violentes et déchaîner des guerres civiles sans fin : *bellum omnium contra omnes*. On a vu à l'aide de quels procédés les Bulgares se sont efforcés d'établir leur prédominance ; et l'on exige des Grecs de faire cause commune avec eux !

L'abîme qui sépare Grecs et Bulgares est d'autant plus infranchissable qu'à l'heure actuelle, ces derniers, consciemment ou inconsciemment, se sont fait les instruments d'une politique qui regarde tout l'héritage de l'empire byzantin comme une partie de l'empire moscovite, qui sait diviser pour régner, et arriver progressivement à slaviser l'Orient grec. Une Turquie faible, une Grèce faible, une Roumanie faible, et même des États slaves faibles, tout doit être faible. Seule la grande puissance du Nord doit être grande et forte ; seule elle doit jouer le rôle de protectrice, de médiatrice, de conciliatrice, afin que seule elle puisse dominer, et qu'ainsi se réalise enfin l'article de foi du tout-puissant panslavisme.

***

La question macédonienne ne constitue qu'une partie de la grande question de l'évolution de l'Hellénisme. Aucune difficulté réelle ne saurait surgir dans sa réglementation si les diverses races qui peuplent la Macédoine étaient laissées libres de suivre leurs tendances et de se développer conformément à leurs vœux. Qu'on laisse la Macédoine évoluer dans le sens de ses aspirations, qu'on la laisse suivre sa voie et choisir son sort — au lieu de violenter sa conscience nationale et de lui imposer des maîtres dont elle ne veut pas.

Le début du dix-neuvième siècle a vu éclore l'admirable miracle de l'Hellénisme ressuscité. Il avait eu contre lui les forces coalisées de la Turquie et de l'Egypte : il avait eu longtemps contre lui l'Europe tout entière, hypnotisée par les principes de la Sainte-Alliance ! Il finit par sortir victorieux de ces épreuves pour proclamer ses droits et les faire sanctionner par l'opinion du monde civilisé.

Le nouveau royaume, mutilé de toutes parts, tout meurtri des fers de l'esclavage, presque complètement épuisé par une lutte longue et inégale, étouffant dans les étroits territoires qu'on lui avait octroyés, accablé de charges d'autant plus lourdes qu'il dut soutenir et appuyer l'Hellénisme du dehors, n'a sans doute pas encore réalisé toutes les espérances que l'on avait fondées sur lui. Il lui reste encore beaucoup à faire ; mais on aurait tort de déprécier dans son ensemble l'action civilisatrice qu'il a exercée et qu'il ne cesse d'exercer en Orient et qui place la Grèce au-dessus des autres nations, ses rivales dans les Balkans. La Thrace, la Macédoine, l'Epire, l'Asie Mineure, les îles de l'Archipel et de la Méditerranée, Constantinople avec ses 350.000 habitants grecs, Smyrne dont les deux tiers de la population sont grecs, sont autant de preuves vivantes de la puissance de l'esprit grec, de la force morale et intellectuelle qu'il représente, de la prospérité matérielle qu'il engendre. Ce sont les huit millions d'Hellènes qui, seuls en Orient, personnifient la civilisation par la merveilleuse acti-

vité de leur esprit, leur besoin de jouissances intellectuelles, par le goût qu'ils ont des lettres, des sciences et du commerce. C'est le peuple grec qui, foulant d'un pied les confins de l'Europe et de l'autre les rivages de l'Asie, européen par son spiritualisme, ses aptitudes morales et son industrieuse activité, oriental par le culte des formes que lui a léguées son origine païenne, c'est le peuple grec qui, seul, relie l'Orient et l'Occident.

La presse européenne, du moins une bonne partie de ses organes, semble pourtant aujourd'hui ne tenir aucun compte des titres qu'a la nation grecque à la sympathie du monde civilisé. Non seulement elle méconnaît ses droits et ses intérêts en Macédoine, mais encore elle est allée jusqu'à taxer la Grèce de servilité et à la dénoncer d'avoir pactisé avec un régime barbare et inhumain.

Il est piquant de remarquer que le journal qui s'est le plus distingué dans cette campagne, c'est un grand organe français qui, il y a très exactement sept ans, félicitait les pays balkaniques de ne pas s'être joints à la Grèce, pour attaquer la domination ottomane en Turquie d'Europe, tout en leur faisant d'ailleurs entrevoir des récompenses pour une attitude aussi sage et aussi opportune !

Le moment de la récompense serait-il arrivé ?

Et en quoi consiste donc cette alliance turco-grecque dont on nous a tant parlé? Les rapports entre la Grèce et la Turquie sont aujourd'hui ce qu'ils étaient avant l'envahissement de la Macédoine par les bandes bulgares. M. Ralli président du Conseil a, dans un moment d'indignation, déclaré être prêt à soutenir les Turcs contre les bandits bulgares qui massacrent les populations helléniques. Les termes dans lesquels M. le président du Conseil s'est exprimé ont sans doute trahi sa pensée. Il voulait surtout protester contre les crimes bulgares en Macédoine. D'ailleurs, au lendemain de la catastrophe de Kruschevo par les Turcs, d'accord en cela avec les Bulgares, M. Ralli n'a pas hésité à dénoncer aux puissances, en termes énergiques, les méfaits commis par les troupes impériales. Je ne crois pas que ce soit là le fait d'un allié.

Il est parfaitement vrai que les Grecs de Macédoine s'efforcent de se défendre contre les bandits qui les attaquent de préférence. Mais depuis quand n'a-t-on pas le droit de protéger sa vie et son honneur menacés? M. Balfour avait sans raison quand il écrivait à l'archevêque de Canterbury : « J'ai ouï dire que plus d'nne fois ceux qui critiquent les moyens d'action des comités oublient les provocations dont ils ont été l'objet. Tel n'est pas mon avis. Nous avons à juger des hommes non des anges. Et lorsque nous voyons le crime opposé au crime, la cruauté à la cruauté nous pouvons certes en être affligés, mais nous ne devons ni admirer ni nous étonner. Nous n'avons pas davantage le droit de blâmer. Les comités révolutionnaires ont commis des atrocités non pour repousser les atrocités de leurs adversaires mais pour les provoquer. Ils ont pensé avec malheureusement assez de justesse que si la Turquie se voyait obligée d'expédier des troupes en nombre dans ces contrés bouleversées, pour se défendre, il se serait immanquablement produit des faits qui soulèveraient l'indignation universelle. D'ailleurs ils n'ont pas hésité à perpétrer des crimes envers bien des innocents. »

Plus loin M. Balfour ajoute : « Les populations exarchistes (les Bulgares) persécutent les patriarchistes (les Grecs) avec plus de cruauté encore. »

Un grand journal parisien nous apprenait récemment que « les *comitadgis*, qui renouvellent les exploits des héros de l'insurrection hellène, s'étonnent et s'indignent de se voir condamnés par les descendants mêmes des Pallikares ». Les fils des Pallikares, au risque d'indigner les *comitadgis* et l'auteur lui-même de cet article ne sauraient pourtant pas se montrer reconnaissants envers de si étranges libérateurs.

Les Pallikares, leurs pères, ne rançonnaient pas les populations qu'ils délivraient du joug des Osmanlis; leurs mains ne trempèrent jamais dans le massacre; ils n'avaient pour armes que le fusil et la hache d'abordage. Ils eussent dédaigné de s'aider de la dynamite et du virus de la peste. Ils ne demandaient du secours qu'à leur héroïsme et à leur foi. Si

leurs descendants se refusent à pactiser avec les Bulgares, ils ont pour cela d'excellentes et de très nombreuses raisons, que l'Europe, si placide en des circonstances plus tragiques peut-être, ne veut pas comprendre.

Il est consolant qu'au milieu de tant de calomnies on ait entendu des voix autorisées défendre la cause de l'Hellénisme. Voici ce qu'écrivait un des plus forts penseurs de notre temps. Max Nordau dans la *Neue Freie Prese* au début de cette année:

« La Macédoine comprend certes des Bulgares, mais ceux-ci ne constituent nullement la majorité, ni au point de vue numérique, ni sous le rapport de la culture. A côté des Bulgares, il y a des Serbes, des Valaques, des Albanais, des Turcs, il y a surtout des Grecs qui représentent jusqu'ici le facteur de la civilisation.

Les Bulgares, les Serbes, les Roumains peuvent exister sans posséder la Macédoine en totalité ou en partie. Les Albanais, en ce qui concerne cette contrée, n'ont pas encore de programme défini. Pour la Turquie, la Macédoine a une valeur politique, non pas nationale. Pour les Grecs au contraire, la question de savoir si la Macédoine sera ou non à eux, est une question de vie ou de mort. Sur ce point, nul ne s'abuse en Orient. Si la Macédoine est érigée en province autonome, elle sera dotée d'un régime analogue à celui de la Roumélie orientale; le sort qui a été fait à celle-ci sera réservé à celle-là : elle sera accaparée par les Bulgares, dès lors, ses nouveaux maîtres opprimeront cruellement toutes les autres nationalités. Pour les Grecs, tout changement survenant en Macédoine et qui ne tiendrait pas compte de leurs droits historiques, équivaudrait à leur disparition d'un pays qui, il y a à peine un quart de siècle, ne connaissait d'autre langue, d'autre Église, d'autre école et d'autre culture que les grecques.

La perte de la Macédoine ne serait pas seulement un coup mortel pour l'Hellénisme de Constantinople, de l'Asie Mineure, de l'Afrique, qui n'a pas encore atteint son plein développement, mais encore pour la Grèce européenne indissolublement liée à l'Occident. »

CRIMES BULGARES

COMMIS EN MACÉDOINE

CONTRE LES HELLÈNES

MEURTRES COMMIS DANS LE VILAYET DE SALONIQUE PENDANT LES TROIS DERNIÈRES ANNÉES (1897, 1898, 1899) PAR LA PROPAGANDE BULGARE SUR DES HELLÈNES ORTHODOXES.

Caza de Salonique

1. Michel Grégoriou, berger à Neohorouda, assassiné au mois de juin 1898 à Tziflik Inglis où il se trouvait avec son troupeau.
2. Athanase Constantinou, berger à Neohorouda, assassiné au mois de juin 1898 à Tziflik Inglis où il se trouvait avec son troupeau.
3. Anastase Moulia, élève au lycée de Salonique à Gountzides, a été enlevé et assassiné le 17 septembre 1898 près de la ligne du chemin de fer Constantinople-Salonique à Gradovor, à deux heures de distance de Salonique.
4. Nicolas Dimitriou, laboureur à Baltzia, tué au mois de septembre 1899 près de Baltzia, à trois heures de distance de Salonique.

Caza de Langada

5. David Angelou, propriétaire à Lingovani, assassiné au mois de mai 1899, près de Lingovani, sur la route publique. Le corps de la victime a été en partie brûlé.
6. Chisto Anguos, agriculteur notable à Tosilovo, assassiné près de son village le 10 décembre 1899.
7. Jean, domestique du précédent, à Tosilovo, assassiné près de son village le 10 décembre 1899.
8. Stoyan Tsiakmaki, receveur à Yennitza, assassiné près de son village le 14 décembre 1899.

Caza de Doïrani

9. Papayanni, prêtre à Potaros, assassiné l'année dernière dans le village même de Potaros.
10. Grégoire Hadjidimitriou, notable à Doïran, assassiné le 17 novembre 1899 dans le village Sourliovo.

Caza de Gevgeli

11. Jean Kehaya, épicier à Voémitza, assassiné au mois de septembre 1898 dans le village de Voémitza.
12. Jean Pierre Kani, revendeur à Voémitza, assassiné au mois de février 1899 près de Goumentza.
13. Dido Kolia, épicier à Yorgopik, assassiné en 1897 dans son magasin.
14. Christo Trango, propriétaire à Gorgopik, assassiné le 17 août 1899 au moment où il entrait dans sa maison.
15. Kotzio Touzio, propriétaire à Gorgorik, assassiné près son village le 11 août 1899.
16. Doutzio Papanogio, propriétaire à Berislat, assassiné en 1898.
17. Christo Itsiou, propriétaire à Berislat, assassiné en 1897.
18. Stoyan Boultzo, propriétaire à Lyskovo, assassiné en 1897.
19. Const. Yetziou, propriétaire à Boodantza, assassiné en 1898.
20. Nicolas Milio, propriétaire à Koutiko, assassiné en 1898.
21. Gono Christou, propriétaire à Pardeïtza, assassiné en 1899.
22. Delio Petrou, propriétaire à Marzentza, assassiné en 1898.
23. Jean Bekiari, propriétaire à Sirmena, assassiné en 1897.
24. Pierre Mentzio, revendeur à Gevgeli, assassiné en 1897.
25. Georges Vafopoulo, négociant à Gevgeli, assassiné au mois de juin 1897 près de Goumentza.
26. Delio Siano, négociant à Gevgeli, assassiné à Gevgeli en 1898.
27. Christo Tzientzo, négociant à Kroussovo, assassiné au mois de mai 1898 à Gevgeli pendant qu'il entrait dans sa maison.
28. Dimitri Kyvernides, médecin à Livadi, assassiné le 3 décembre 1898 près de sa maison.
29. Nicolas Delios, prêtre à Guirtzista, assassiné le 16 novembre 1899 près de sa maison.
30. Papastéphanos, prêtre à Myraftza, assassiné le 30 novembre 1899 dans sa maison après avoir été mis à la torture.
31. Athanase Stoïkos, propriétaire à Senova, assassiné en 1898.
32. Dimitri Christo, notable à Neohorouda, a été blessé dans l'église de Neohorouda au mois de mars 1897.
33. Christo Moulia, notable à Gountzides, blessé à Salonique, près de l'église de Saint-George le 31 janvier 1899.

34. Dimitri Kani, épicier à Voémitza, tentative meurtre en 1898 près de Tosylovo.
35. Pierre Kani, négociant à Voémitza, tentative de meurtre dans son magasin au mois de septembre 1899.
36. Thanos, prêtre à Kalino, tentative de meurtre en 1898.
37. Gonos. prêtre à Gevgeli, tentative de meurtre en 1898.
38. P. Delios, prêtre à Sehovo, trois tentatives de meurtre (1897-1899).
39. Dimitri Oeconomou, prêtre à Gevgeli, tentative de meurtre en novembre 1899.
40. G. Patrioti, négociant à Doïran, blessé à Doïran en 1899.
41. Tsitso, négociant à Gevgeli.
42. Christo Tantson négociant à Gevgeli.
43. Stefanou Joannon, berger à Miroftsa.
44. Christo Petrou, prêtre à Vardoz.
45. Basile Christou, meunier à Miroftsa.
49. La femme du primat du village Mutsicovo, avec ses *trois* enfants.
52. Katerina Apostolon, enceinte, brûlée vive avec ses *deux* enfants.

ASSASSINATS COMMIS PAR LE COMITÉ BULGARE SUR DES HELLÈNES ORTHODOXES DANS LE SANDJAK DE SALONIQUE DEPUIS 1900 JUSQU'A CES DERNIERS TEMPS.

Caza de Salonique

1. Démétre Démerdjis, laboureur à Gradevor, assassiné dans son village le 19 janvier 1903.

Caza de Vodéna.

2. Tryphon Stoïtsos, notable du village de Messimeri, assassiné dans son lit la nuit du 12 au 13 juillet 1900 à l'âge de 80 ans.
3. Marie Hadji-Antoniou, institutrice à Vladovo; un Bulgare du village a tiré sur elle, dans la salle d'études de l'école des filles, le 24 février 1900.

4. Papa-Stoyannis, fils de Tr. Stoïtsos, curé du village de Massimeri : des Bulgares ont tiré sur lui dans la rue le 17 janvier 1902, à 6 heures du matin, au moment où il se rendait à l'église du village pour y officier.
5. Jean Bakirts, notable à Vladoso, assassiné dans son village le 8 août 1902.

Caza de Yenidjé.

6. Docteur Sakéllariou, médecin (sujet hellène) à Gumendjé, grièvement blessé le 30 novembre 1900 à Goumendjé.
7. Pierre Giossas. 8. Démétre Doutsis, notables à Tsernaréca, assassinés dans leurs champs le 6 juin 1902.
9. Jean C. Gatsos, laboureur à Barovitza, assassiné dans le village le 11 août 1902.
10. Pierre Tsolakis, notable à Barovitza, assassiné près du village le 20 mars 1903.
11. Costas Saramantos, riche berger. 12. Son épouse. 13. Michel Saramantos, neveu du précédent. 14. Épouse de Michel, à Babiani, massacrés tous quatre, par la bande bulgare de Yovan Ourtzan, dans la maison du vieux Saramantos et en présence de son fils Nicolas, la nuit du vendredi saint (4 avril 1903).
15. Démétre Papapétrou, fils du prêtre du village. 16. P. Papadimitriou, jeune villageois de 13 ans. 17. Thanos Gatsos, écolier de 12 ans. 18. Evangèle Gatsos, frère de Jean Gatsos (nº 9), à Barovitza, les trois premiers tués, le quatrième blessé sur la route de Goumendjé à Barovitza, le 20 avril 1903.

Caza de Ghevgheli.

19. Cristos Doïtzinis, notable à Matsikovo, assassiné par les membres du comité bulgare Tsani (d'Oréovitsa), et Yovan Todé (de Smoli), le 6 octobre 1900. (Les deux assassins s'étaient cachés dans le fossé de la route qui conduit à Ghevgheli et guettaient le passage de Doïtsinis, qui devait s'y rendre dans la journée. Lorsque celui-ci passa, accompagné de sa femme, les bandits lui tirèrent trois coups de fusil dans le dos.)

20. Jean Joftos. 21. Denis Dios, notables à Ossiani, massacrés aux abords du village le 25 juillet 1902.
22. Pierre Stoïkos. 23. Athanase Nolios. 24. Christos Smilios, bergers à Chouma, assassinés le 31 janvier 1903 pour avoir dénoncé aux autorités les atrocités commises par les bandes.
25. Femme Ribari. Vieille épouse du mouktar orthodoxe du village Grnib. 26. Nicolas G. Ribaris, fils aîné du mouktar (35 ans). 27. Pierre G. Ribaris, fils cadet (22 ans). 28. Fido G. Ribari, fille aînée (18 ans). 29. Eudoxie G. Ribari, fille cadette (16 ans), à Matsicovo, massacrés et éventrés par une bande bulgare, à coups de baïonnette, dans la maison du vieux Ribaris, le 30 octobre 1902.

Caza de Doïran.

30. Georges Patriotis, notable à Doïran, assassiné dans la ville de Doïran le 15 mars 1902.
31. Angelakis, à Kilkis, tentative de meurtre, 1903.
32. George Tsipas, à Ano Vrondou, assassiné le 28 avril 1900.
33. Mitas Basil Kehayas, à Poroja, — 10 septembre 1900.
34. Costas Rizopoulos, — — — —
35. Totis Panayotou Kotitza, — — 23 — —
36. Stoyanis Michel, à Staros, — 5 janvier 1901.
37 Pyrgos Papa-Constantinou, à Veznico, assassiné le 7 septembre 1901.
38. Bouzikris Angelos, à Saviaco, — 18 septembre 1901.
39. Stoyanis Mazani, — — 18 — —
40. Papa Athanase, — tentative de meurtre, 5 octobre 1902.
41. Hadji Dimitriou, moudir à Ano Vrondou, assassiné le 27 octobre 1901.
42. Nakos Parkas, à Ano Tzouma, assassiné le 3 mai 1902.
43. Evangelos Philippou, à Petritya, — 5 avril —
44. Georges Liontas, à Saviaco, — 17 — —
45. Athanase Valavani, à Plevna, — 15 juillet 1902.
46. Georges Chryssohoos, à Nevcocop, assassiné le 27 juillet 1902.
47. Thomas Papa Georges, maître d'école à Tertiz, tentative de meurtre le 20 août 1902.
48. Démétrius Sayiou, à Peterna, assassiné le 2 décembre 1902.

49. Démétrius Martizou, à Gornitza, assassiné le 5 mars 1903.
50. Angelos Liontas, à Sairaco, — 19 —
51. Le serviteur d'Athanase Valavani, à Plevna, assassiné le 25 avril 1902.
53. Deux orthodoxes, à Volaca, assassinés le 27 juin 1902.
54. Georges Tzoutskas, assassiné à Prossotsani, en septembre 1902, par Georges Delibaba.
55. Un orthodoxe, assassiné à Volaca en mai 1903.

MEURTRES COMMIS PAR LE COMITÉ BULGARE SUR DES HELLÈNES ORTHODOXES DANS LE SANDJACK DE MONASTIR ET DANS LE DISTRICT DE KASTORIA DE 1900 A 1903.

Sandjak de Monastir.

1. Kyriakos Nedan, notable du village de Bitoussa, assassiné par la bande Stoïan en 1900.
2. Jean Kelias, berger de Bouffi, assassiné en 1900.
3. Vantzos, berger de Belitza, assassiné près de Negostani le 25 novembre 1901.
4. Thomas, aubergiste de Kroussovo, assassiné à Perlépé le 9 décembre 1901.
5. Takis Tsionas, aubergiste de Kroussovo, assassiné le 13 janvier 1902.
8. Deux paysans chrétiens et le primat du village de Bella-Tsefca (Perlépé), assassinés le 4 avril 1902.
10. Deux mouktars des villages de Tser et Bretzova (Perlépé), massacrés le 21 septembre 1902.
14. Jean Koulak avec son frère et leurs femmes massacrés à Tsaïrli (Monastir) le 12 octobre 1902.
15. Zissis Katzanis, de Tirnovo, assassiné près du village Tsapari, juin 1902.
17. Stamkos Dime, assassiné à Kadikoï (Perlépé) par un élève du gymnase bulgare de Monastir, le 15 janvier 1903.
18. Basile Kosmas, assassiné à Vardins (Monastir) le 15 janvier 1903.

19. Papa-Nicolaos, prêtre à Virbani (Perlépé), assassiné le 5 février 1903.
20. Christos Doumas, marchand à Monastir. Tentative d'assassinat de la part de Koussos Bellian, parce que Doumas a refusé de lui verser la somme d'argent demandée par le Comité, le 20 février 1903.
21. Constantin Joannou, coiffeur à Monastir, assassiné le 3 mars 1903.
22. Papa-Talis, prêtre et maître d'école du village Syrtzi, assassiné par la bande Sougari, le 28 mars 1903.
23. Nestos Ritzi, primat du village de Syrtzi, assassiné par la bande Sougari, le 28 mars 1903.
24. Un journalier de la ferme de Kémal Bey, assassiné à Sarifeler (Perlépé) le 12 avril 1903.
25. Nicolas Michel, muletier, assassiné à Kroussovo, pour avoir déposé devant le tribunal contre les membres du Comité, le 2 septembre 1902.
26. Naoum Gopessiano de Kroussovo, tentative de meurtre, janvier 1901.
27. Economos Constantinou, de Néret, assassiné en janvier 1901.
28. Jean Catziapi, de Lobnitza, massacré près du lac Setcestro, mai 1901.
29. Basile Tzimani, de Dybeni, assassiné en septembre 1901.
30. Grammenopoulos, notable à Zelanitz, tentative de meurtre, le 5 octobre 1901.
32. Les deux fils du prêtre Economos Constantinou, assassinés après avoir été l'objet d'une tentative de meurtre en octobre 1901.
33. Cosina, primat du village de Lagonitzena, assassiné dans le village, le 6 novembre 1901.
34. Economos Dimitriou, prêtre du village de Banitza, assassiné à Stremtiano le 10 novembre 1901.
35. Basile, notable de Lambanitza, massacré en décembre 1901.
36. Stephos, de Vourliani, assassiné à Tirnovo, le 14 janvier 1902.
37. Nicolas Camberis, d'Armenstro, assassiné en janvier 1902.
38. Cosmos Cousos, de Zagdritzena, — —
39. Nas. Cuiaouridas, de Bach, assassiné près du village de Crousso le 17 mars 1902.

40. Guiangoula, primat de Bella-Tsefca, assassiné en mars 1902.
41. D. Traïkos, d'Ilbista, assassiné près du village de Resuale le 22 avril 1902.
42. Evangelos Borsia, maître d'école de Palaiochori, tentative de meurtre, avril 1902.
43. Pierre Arolino, maître d'école de Pateli, assassiné en juin 1902.
44. Lazare Kyrtzo, de Smardessi, assassiné le 22 juillet 1902.
45. Evangelos Doutzis, de Monastir, assassiné en pleine ville le 12 août 1902.
46. Stephos, notable de Clestina, assassiné le 20 août 1902.
47. Michel Traitze, desservant du couvent de Cambanitze, assassiné le 25 août 1902.
48. Basile Lypitska, de Liombetina, tentative de meurtre, 19 août 1902.
49. Traïkos, de Dombrovena, assassiné en août 1902.
51. Le prêtre du village de Zellini, Basile, et son neveu, assassinés le 24 septembre 1902.
52. La mère du prêtre Basile, de Zellini, tentative de meurtre, le 24 septembre 1902.
53. Nicolas, prêtre du village de Paleoéhori, assassiné près du village le 2 janvier 1903.
54. Nicolas Sécoulé, assassiné à Tzivan le 18 décembre 1901.
57. Athanase Stephanou, Kiitzo Stoian et Momir, assassinés le 26 décembre 1901 à Ochrida.
60. La femme et les deux filles du prêtre Milos, brûlées dans le village de Sconitza en décembre 1901.
61. Despina Kypro, de Zlatani (Kesna), tuée en mars 1902.
63. Une jeune femme et une jeune fille orthodoxes, tuées à Belgotzi par le prêtre bulgare Gerassima, mars 1902.
65. Kaliaroupris Papacharalambis, et son enfant de dix ans, prêtre et maître d'école, assassinés en octobre 1902.
66. Une vielle femme de Zimpoïno, soupçonnée de trahison, tuée en octobre 1902.
67. Marc Karayias, médecin à Monastir, grièvement blessé à Resna le 18 novembre 1902.
71. G. Ango, épouse de Jean Stephos, L. Massa, épouse du mouktar Treitze, B. Sfeta, sa belle-fille et L. Petka, sa fille,

soupçonnées de trahison et massacrées par la bande Archof, près du village de Leskovets de Resna (caza Monastir), le 16 janvier 1903.

72. Constantin Norichofste, Armenochon (Florina), tué en 1900.
73. Georges Papa-Evangelou tué à Economou Arménochori (Florina), en 1900.
74. Phorius Guioussas, aubergiste à Florina de Pissoderi, tué en 1900.
75. Constantin Penou, éphore des écoles grecques, à Florina, tué en 1900.
76. Chrisros Mylonas, de Florina, assassiné dans son moulin en 1800.
77. Selias Joannou tué à Armenochori, en 1900.
78. Paul Athanassiou, notable de Pessonisti, blessé en 1900.
79. Démétrios, épicier, à Banitza (Florina), tué en 1900.
80. Jean Nicolaou, épicier, à Banitza (Florina), tué en 1900.
81. Minas Joannou, primat à Gornitzovo (Florina), tué en 1900.
82. Nicolas Iladgi-Dimitriou, tué à Somovitzovo, en 1900.
83. Jean Christou, tué à Tsegani (caza de Vodena), en 1900.
84. Basili Georgiou, tué à Votsaran (Florina), en 1900.
85. Hélias Bosin Christou, tué à Campasnista, en 1900,
86. Stavos, tué à Clestina, en 1900.
87. Basile Nicolaou, tué à Clapestina, en 1900.
88. Nicolaos Anastasiou de Paléochori, membre du Conseil administratif de l'Église grecque, tué près du village Tsor, le 17 novembre 1900.
89. Jean Cassapis de Losnitza, noyé dans le lac Petersko, en mai 1801.
90. Nicolas Kamocris, ancien professenr, assassiné près du village Tsereovo, par la bande Marcot, le 1er octobre 1901.
91. Nakis Giovkos, membre du Conseil administratif de l'Église grecque du village Tsireouo, assassiné le 21 novembre 1901.
92. Stephos de Vyrbani, tué à Nakyf-Koï, le 28 décembre 1901.
93. Kelias, berger, assassiné à Bats, le 1er mai 1902.
94. Pierre Mitze Arslanof, père d'un maître d'école grecque, à Pateli, tué le 15 juin 1902.
96. Marcos Yiotos et son père Traïkos, tués à Sombrovani, le 14 août 1902.

97. Athanase Skordes de Bats, tué près du village Banitza, le 26 août 1902.
98. Jean Piakkes de Pateli (Florina), tué à Ostrovo, le 26 août 1903.
99. Catzos de Kroussorat, tué par la bande Kyrtze, le 10 décembre 1902.
100. Georges Vanne, tué à Golitzko (Florina), le 14 février 1903.
101. Christos, assassiné à Caïla (caza Djouma), le 26 février 1903.
103. Gueles, de Tyrsia, et sa femme, tués à Armensko, par le membre du Comité bulgare, Symeon Petrou, le 27 févier 1903.
104. Athanase Constantinou, maitre de l'école grecque de Sisteovo, assassiné par la bande Petrof en 1900.
105. Papa-Constantis Zissi prêtre à Neret, tué par la bande Marcof, le 27 septembre 1900.
106. Basile de Kato-Kottori, tué en 1900.
107. Tzamanis, notable du village Cozenetzio, tué en mai 1901.
108. Pierre Sopis, assassiné en 1901.
109. Traïkos Malios, notable du village Cotzenetzio, tué dans son magasin, en mai 1901.
110. Th. Bimblis de Koritza, tué en août 1903, près de Stenia, par la bande Kote.
111. Basile Tzamanis de Dymbeni, tué en septembre 1901.
112. Lazos Kole de Conomblasi, tué dans sa maison, par Petrof, le 17 février 1901.
113. Mitzos de Sourovitzovo, tué près de Neweska.
114. Cosmas, chantre, assassiné Zagoritzani, par la bande Petrof, en plein village, le 6 novembre 1901.
115. Papa-Dimitrios Economou, prêtre à Strembreno, assassiné par Petrof, le 7 novembre 1901.
116. Stoian Kessin de Roulio, tué dans le village, en novembre 1901.
120. Trois femmes de Conomblati, massacrées en novembre 1901.
121. Traïkos, employé du mouktar Aga, de Roulia, tué par un coup de revolver, en pleine ville de Castoria, le 3 janvier 1902.
122. Papa-Kelias, prêtre et maître d'école, à Posdenitza, assassiné le 19 mai 1902.
123. Aristote Douveniotis, Castoria, tentative de meurtre, en mai 1902.

124. Christos Tsiamos de Pissoderi, assassiné par la bande Tsakalarof, le 5 mars 1902.
125. Georges Piamos de Posomitza, tué par la bande Tsakalarof, le 5 mars 1902.
126. Kagare Katzos de Smardessi, tué par la bande Tsakalarf, le 27 juillet 1902.
129. Basile, primat du village Zelenitzi, son neveu et sa nièce, assassinés par la bande Tsakalarof, en 1902.
130. Christos Mouktar Artoziou, tué en 1902.
131. Mitros de Lagoui tué en décembre 1902.
132. Koles Natsis, tué à Strembreno, le 20 février 1903, par un bulgare amnistié,
133. Koles, assassiné à Zagoritsani, le 9 mars 1903.
134. La sœur du prêtre Papa Germanos, assassinée à Lumbanitzi (caza Kastoria), par la bande Tsakararof.
135. Kyriacos Nédou, notable du village de Bitossa, assassiné par la bande Stoyan, en 1900.
136. St Elias, berger du village de Bouffi, assassiné en 1900.
137. Vantso, du village Bélitza, assassiné près de Négotsani le 25 novembre 1901.
138. Thomas Croussovitis, aubergiste, assassiné à Perlépé, le 9 décembre 1901.
139. Takis Tsonas, assassiné le 13 janvier 1902.
140. Deux paysans et le primat du village Bella-Tserkva (Perlépé), assassinés le 4 avril 1902.
141. Deux moukhtars des villages Tséri et Béréssova (Perlépé), massacrés le 21 septembre 1902.
142. Une femme de Tiftsa avec son fils, massacrés le 24 septembre 1902.
143. Jean Coulac et son frère, avec leurs épouses et même avec leur bétail, tués le 2 octobre 1902.
144. T. Angellou, fruitier à Monastir.
145. Marcos Craïas, médecin, reçut 12 coups de couteau à Qesna le 18 novembre 1902.
146. Zissis Catsanis, assassiné à Tsapari en juin 1902.
147. Evangellos Doutsis, de Monastir, assassiné le 12 août 1902.
148. St. Dimou, assassiné à Cadi-Kioï par un écolier bulgare de Monastir le 15 janvier 1903.

149. Basile Cosmas, assassiné à Vardino le 15 janvier 1903.
150. Le prêtre Pap-Nicolas de Varbiani, assassiné le 5 février 1903.
151. Christos Doumas, tentative de meurtre, 20 février 1903.
152. Constantin Jeoannou, coiffeur à Monastir, assassiné le 3 mars 1903.
153. Nestos Christou, primat du village Sirpsi, assassinés tous les deux par la bande Sougareff le 28 mars 1903.
154. Papa-Constantin, œconomos, prêtre de Néretti, assassiné au mois de janvier 1901.
155. Jean Casapis, à Lebanitsa, mai 1901.
156. Basile Tsamanis, de Dibéni, assassiné en septembre 1901.
157. Gramenopoulos, notable du village Zélénitsi, le 5 octobre 1901.
158 Les deux fils du prêtre Constantin Œconomos de Néretti, assassiné précédemment, tentative de meurtre en octobre 1901.
159. Cosmas, primat du village Longoïssina, le 6 novembre 1901.
160. Papa-Démétrius, prêtre du village Banitsa, assassiné le 10 novembre 1901.
161. Stéfos, du village Varbiani, assassiné le 1er octobre 1901.
162. Nicolas Canberis, ex-instituteur, notable du village Armentco, 1er octobre 1901.
163. C. Michel, assassiné au village Croussi le 17 novembre 1901.
164. Nicolas Secoulis, le 18 novembre 1901.
165. Momiris Athanasios Stéphanou et St Christou, le 16 décembre 1901.
166. La femme et les deux filles du prêtre Papa-Milos.
167. Despina Kyprou, mars 1902.
168. Une femme et une fille tuées par le prêtre bulgare par Pa-Gérsimos.
169. Le prêtre Papa-Charalambos, du village Charaloupi, avec son fils et l'instituteur, tués le 10 octobre 1902.
170. Une vieille femme du village Loubnovo.
171. L'assistant du couvent de Slimnitsa, avec son épouse, le 20 décembre 1902.
172. Nicolas Michel, muletier.
173. Constantin Morichovalis, assassiné au village Arménochorion, 1902.
174. George Papaévangellou, 1902.

175. Photios Guioussou, maître d'hôtel à Florina.
176. Constantin Pétrou, primat de Florina, 1900.
177. Christos Mylonas, 1900.
178. Elie Jean, d'Aménochori, 1900.
179. Elie Papataïanou, de Pessossitsa, 1900.
180. Pavlos Athanassiou, 1900.
181. Démétrius P., épicier à Banitsa.
182. Jean Nicolas, de Banitsa.
183. Minas Jeoannou, de Gornitsovo, 1900.
184. Nicolas Dimitriou, de Sorovitsi, 1900.
185 Jean Christou, de Tségani, 1900.
186. Basile Georgiou, de Vostarani 1900.
187. Elias Christou, de Cabanitsa, 1900.
188. Stavros, de Clestino, 1900.
189. Basile Nicolaou, de Crapestino, 1900.
190. Douranoglou, du village Ormanli.
191. Constantin Basiliou, de Vodesti.
192. Basile Traïcou, de Colessino.
193. Athanase Gorzi, de Yéni-Kioï.
194. Marcos Constantinou, de Yéni-Kioï.
195. Sotiris Violakis, de Zirvono, janvier 1902.
196. Un paysan du village Croussovo (de Mélénikou), avril 1902.
197. Deux paysans du village Rami (de Mélénikou), mai 1902.
198. Un enfant du village Plyna (de Drama), juin 1902.
199. Théodorou, de Cato-Sékerdji, juillet 1902.
200. Un autre de Barekli-Djoumaja, juillet 1902.
201. Démétrius de Zagori, tué près de Nevrokopi, août 1905.
202. Plusieurs de dix paysans des environs de Mélénikou, se rendant à la foire de Terlitsi, octobre 1902.
203. Environ quinze paysans, près de Tsiropoli, 1902.
204. Valavanis, de Drama, décembre 1902.
205. Le marchand de bois Georgiou, assassiné près de Mélénikou, mai 1901.
206. Tassos Kantarzis, tué près du village Ano-Frestana, mai 1901.
207. Tassos Caravanis, massacré à Croussovo, août 1902.
208. Basile Arvanitis, de Djoumaya, août 1902.
209. Thomas Papagéorgiou, instituteur, 1902.
210. B. Psaltis et Nicolas Scroumpas, le 14 février 1901.

211. D. Démirdjis, environs de Salonique, le 19 janvier 1903.
212. St, Ftryphon, environs de Vodéna, notable du village Messiméri, le 13 juillet 1900.
213. Mlle Marie Hadji-Antoniou, institutrice à Vladovo; un bandit tira sur elle dans la salle d'études, le 24 février 1900.
214. Papa-Stojeannis, prêtre du village Messiméri, le 17 janvier 1902.
215. Jean Bakirdjis, notable du village Vladovon, le 8 août 1902.
216. Docteur Sakellariou, médecin, sujet Hellène. à Gouménitsa, fut grièvement blessé le 30 novembre 1900.
217. Petros Gossas, notable de Sernaréka, et Démètre Ducis, notable de Sernaréka, tués le 6 juin 1902.
218. Jean Gatsos, assassiné dans le village Barovitsa, le 11 août 1902.
219. Petros Tsolakis, notable de Barovitsa, le 20 mars 1903.
220. Costas Saramantas, Michel Saramantas et leurs épouses, massacrés tous les quatre dans le village Babiani de Yénidjé, la nuit du Vendredi-Saint, le 4 avril 1903.
221. Démètre Papapetrou, fils du prêtre du village Barovitsa, le 20 avril 1903.
222. P. Papadimitriou, jeune villageois de Barovitsa, le 20 avril 1903.
223. Thanos Gotsos, écolier de Barovitsa, le 20 avril 1903.
224. Evanguelos C. Gatsos, de Barovitsa, le 20 avril 1903.
225. Christes Doïtsinis, notable de Matsicovo, assassiné le 6 octobre 1900.
226. Jean Joftsou, notable de Ossiani, assassiné le 25 juillet 1902.
227. Dionysios Dios, notable de Ossiani, assassiné le 25 juillet 1902.
228. Petros Stoïcou, berger, assassiné à Chouma, le 31 janvier 1903.
229. Athanas Nélios, berger, assassiné à Chouma, le 31 janvier 1903.
230. Christos Milcou, berger, assassiné à Chouma, le 31 janvier 1903.
231. Mme G. Ribaris, éventrée à Matsicovo, le 30 octobre 1902.
232. Nicolas G. Ribaris, 35 ans, assassiné et éventré à Matsicovo, le 30 octobre 1902.
233. Pierre G. Ribaris, 22 ans, assassiné et éventré à Matsicovo, le 30 octobre 1902.
234. Fido G. Ribaris, 18 ans, assassiné et éventré à Matsicovo, le 30 octobre 1902.

235. Eudoxie G. Ribaris, 16 ans, assassinée et éventrée à Matsicovo, le 30 octobre 1902.

Province de Doïrani

236. George Patriotis, notable de la ville de Doïrani, tué le 15 mars 1902.
237. Anguélakis, notable de Kelkis, tentative de meurtre, 1903.
238. George Tsipas, notable de Ano-Vrontou, le 25 avril 1902.
239. Basile Kéchayas, notable de Poroya, le 10 septembre 1900.
240. Costas Rizopoulos, notable de Poroya, le 10 septembre 1900.
241. T. Panajotou, notable de Poroya, le 23 septembre 1900.
242. St Michel, le 5 janvier 1901.
243. Pyrgos Papa-Constantinou, notable du village Vernicon, le 7 septembre 1901.
244. Anguelos Bozikis, notable de Saviakou, le 18 septembre 1901.
245. St.-Mazanis, notable de Saviakou, le 18 septembre 1901.
246. Papa-Athanase, prêtre de Saviakou, tentative de meurtre, le 5 octobre 1901.
247. Hadji-Dimitriou, maire de Ano-Vrontou, le 27 octobre 1901.
248. N. Pitcas, de Ano-Vrontou, le 3 mai 1902.
249. Evanguélos Philippou, de Pétritsi, le 5 avril 1902.
250. Georges Léontas, de Saviakou, le 17 avril 1902.
251. Athanase Valavanis, notable de Pléna, le 15 juillet 1902.
252. Georges Chrysochoos, notable de Névrokopi, le 27 juillet 1902.
253. Thomas Papageorgiou, instituteur, tentative de meurtre le 20 août 1902.
254. Démètre Nasiou, de Therma, le 2 octobre 1902.
255. Démètre Martsiacas, de Gornisa, le 5 mars 1903.
256. Angelos Léontas, de Saviakou, le 19 mars 1903.

Province de Drama

257. Le serviteur d'Athanase Valavanis, tué à Pléna le 25 avril 1902.
258. Deux villageois, à Volaka, le 27 juin 1902.
259. Georges Trouskas, à Prototsani, en septembre 1902.
260. Un laboureur, à Volaka, en mars 1903.
261. Nicolas Anastasiou, de Paléochori, le 17 novembre 1900.

262. Jean, boucher de Levnisti, mai 1901.
263. Nakis Jofcou, de Tséréovo ; sa tête est arrachée du corps au moyen d'une hache, le 21 novembre 1901.
264. Petrou et Bardakis, février 1902.
265. Athananios Guiaouridis, de Batti, tué le 17 mars 1902.
266. Gatsou, de Chrysorroa, décembre 1902.
267. Elias, berger de Batsi, le 1er mai 1902.
268. Petros Mitsi, de Patelli, le 16 juin 1902.
269. Markos Yotiv et son père, août 1902.
270. Athanasios Seordis, de Basti, avec son compagnon, près de Banitsa.
271. Jean Pialis, de Patelli.
272. Cosmas Couzos, janvier 1902.
273. Jean Avlas, mars 1902.
274. D. Traïcos, de Isvisti, le 22 avril 1902.
275. Petros Arsinou, instituteur de Patelli, juin 1902.
276. Evangellos Boria, maître d'école à Paléochori, avril 1902.
277. Lazaros Stavrou, de Smardessi, le 22 juillet 1902.
278 Stéfanes, notable de Clestina, le 20 août 1902.
279. Michel Traïsis, du couvent de Cambanitsa, le 25 août 1902.
280. Basile Lipiskas, le 19 août 1902.
281. Traïcos, de Dombroveni, août 1902.
282. Papa-Basile, prêtre de Zéléni, et son neveu, le 24 septembre 1902.
283. Papa-Nicolas, prêtre du village Paléochori, janvier 1903.
284. Quatre femmes, massacrées par la bande Arsoff, près de Resna, le 16 janvier 1903.
285. Athanase Constantinou, instituteur de Sistéovo, le 5 septembre 1899.
286. Papa-Zissis, prêtre de Neretti, le 27 septembre 1900.
287. Tsamanis, de Costenetsi, au printemps de 1901.
288. Petros Siopis, de Castoria, 1901.
289. Thémistoclis Bimblis, de Coritsa, 1902.
290. Lazaros Nicolau, assassiné par la bande Petroff, devant son épouse, le 17 septembre 1901.
291. Mitsos, de Sorovitsi, près de Néveska.
292. Un villageois de Pozdivisti.
293. Cosma, chantre de Zagoritsani, le 6 novembre 1901.

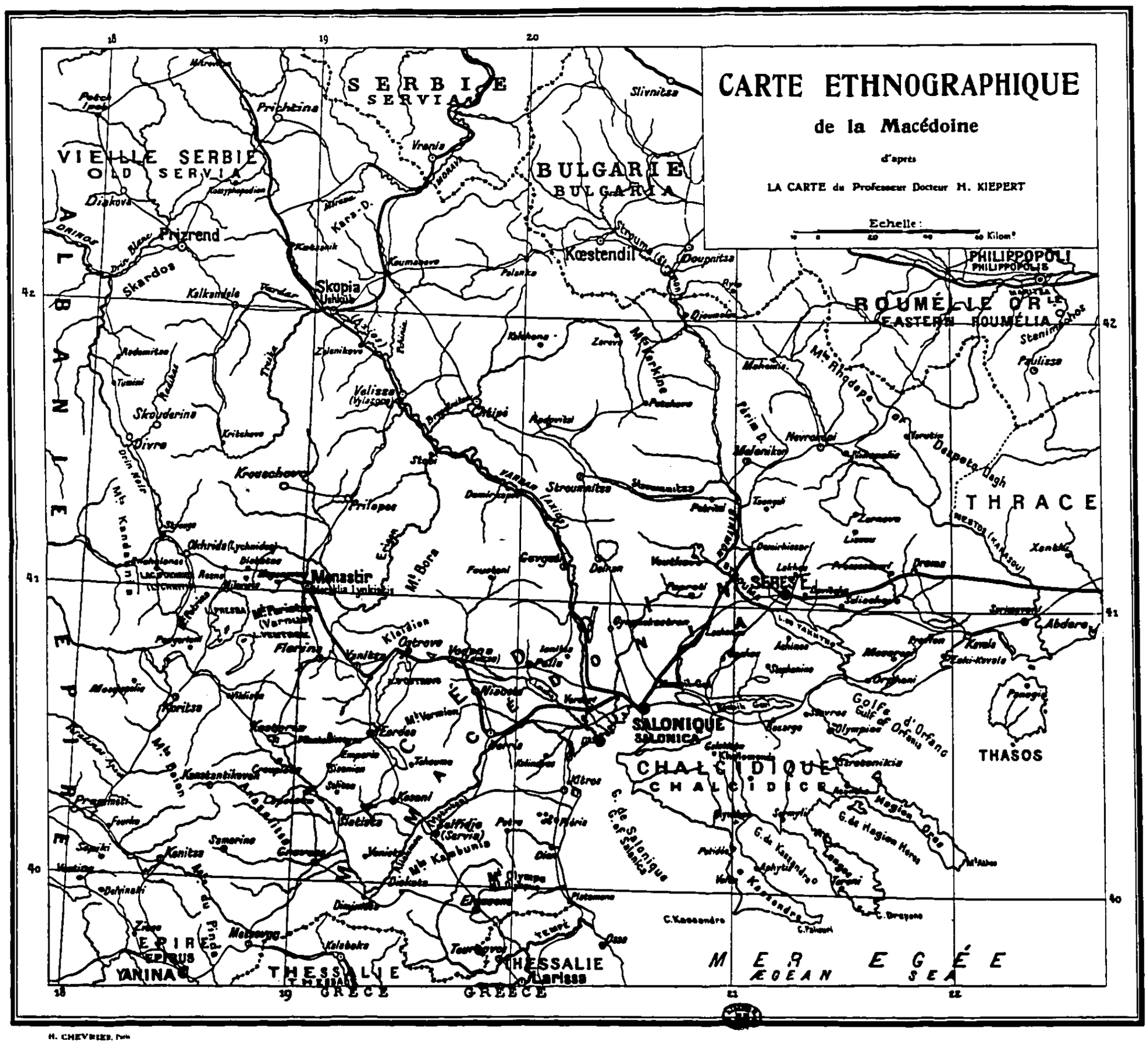
294. Papa-Dimitrios, prêtre de Strebeno, le 7 novembre 1901.
295. Basile de Cato-Cotéri, 1901.
296. Traïcos Maliou, mai 1901.
297. St Kessinis, de Voulia, le 7 novembre 1901.
298. Trois femmes de Conoblati, dont l'une était enceinte, novembre 1901.
299. Basile, de Labanista, le 30 novembre 1901.
300. Treïcou, de Castoria.
301. Mitros, de Laïeni, décembre 1901.
302. Traïanou, de Roulia, le 3 janvier 1902.
303. Christos Tsamis, de Pissodéri, le 5 mars 1902.
304. Papa-Elias, prêtre de Pozdivisti, 1902.
305. George Ghianou, le 5 mai 1902.
306. Papa-Nicola, prêtre de Roulia, le 18 mai 1902.
307. Basile, notable de Zélénisti, avec son neveu et sa nièce, le 2 septembre 1902.
308. Christos Moutcharis, du village Aëtos, 1902.
309. George Vanis, le 14 février 1903.
310 C. Nicolas, notable de Zagoritsani, 1903.
312. P. Stavros, avec sa femme, 1903.
313. Six paysans, massacrés aux environs de Florina, janvier 1903.
314. Papa-Constantin, prêtre de Perlépé, le 15 février 1903.
315. Un paysan du village Aëtos, le 14 février 1903.
316. Costas Lachtsalis, le 17 février 1903.
317. V. Natsis, de Strebino, le 18 février 1903.
318. H. Christou, près de Caïlari, le 26 février 1903.
319. Evangellos de Tyrsi et sa femme, tués par le membre du comité de Sofia Siméon Petroff, le 27 février 1903.
320. Aristote Dyobouniotis, attentat, mai 1902.
321. La sœur du prêtre Papa-Germanos, de Labanitsi, par la bande Tsakaraloff.
322. Votsis et Athanase Andréou, le 1er mars 1903.
323. Deux paysans du village Doagosti, le 2 mars 1903.
324. Deux paysans du village Cossino, le 2 mars 1903.
325. Dimos Naoumi, le 12 mars 1903.
326. C. Jovanis, le 12 mars 1903.
327. Dimos Kéchaya, mars 1903.
328. C. Papageorgiou, instituteur de Gorentsi.

329. Papa-Argyris, prêtre de Néretti.
330. Athanase Capétanakis, de Labanitsa, février 1903.
331. Stéphanos Zénios et sa mère, assassinés à Exi-sous, juillet 1902.
332. Papa-Sotirios, du couvent de Saint-Naoum, près de Trapézitsa, avril 1903.

Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans les journaux la dépêche suivante provenant de Constantinople en date du 10 novembre 1903 :

« Des insurgés bulgares ont cerné hier matin le village de Zirnovo (Nevrocope), se sont précipités dans l'église grecque et ont assassiné quatre Grecs *pendant le service divin*. Des troupes ont été lancées à la poursuite des insurgés, dont trois ont été tués par les habitants de Zirnovo. »

1717. — Colombes. — Imp. [illegible]ois, 41, avenue de Gennevilliers.


CARTE ETHNOGRAPHIQUE
de la Macédoine
d'après
LA CARTE du Professeur Docteur H. KIEPERT
Echelle :
SERBIE
SERVIA
VIEILLE SERBIE
OLD SERVIA
BULGARIE
BULGARIA
ROUMÉLIE ORIENTALE
EASTERN ROUMÉLIA
PHILIPPOPOLI
THRACE
THASOS
CHALCIDIQUE
CHALCIDICE
SALONIQUE
SALONICA
Golfe d'Orfano
Gulf of Orfeus
MER ÉGÉE
ÆGEAN SEA
GRÈCE
GREECE
THESSALIE
THESSALY
EPIRE
EPIRUS
YANINA
ALBANIE
Prizrend
Skopia
Uskiub
Kœstendil
Doupnitsa
Prichtina
Vranja
Slivnitza
Diakova
Skardos
Kalkandela
Tetovo
Velissa
Chtipé
Strouma
Strumitza
Monastir
Ochrida
Florina
Kastoria
Koritza
Salonique
Kavala
Abdera
Xanthi
Drama
Serres
Larissa
Volo
Lepanto
Prevesa
Janina
Mt Olympe
Mt Athos
Mt Pindus
Mt Rhodope
Mt Pirin
Mt Bora
Mt Kandania
Mt Kambunis
Despoto Dagh
Golfe de Salonique
Gulf of Salonica
C. Kassandra
C. Paliouri
C. Drepano
G. de Kassandra
G. de Hagios Oros
Magion Oros
Mestos (Karasou)
Vardar
Strouma
Struma
Maritza
Marica
Pinde
Drin Blanc
Drin Noir
Drin Rouge
Drin Noir
Drin Rouge